Funded in part by the
NATIONAL ENDOWMENT
FOR THE HUMANITIES

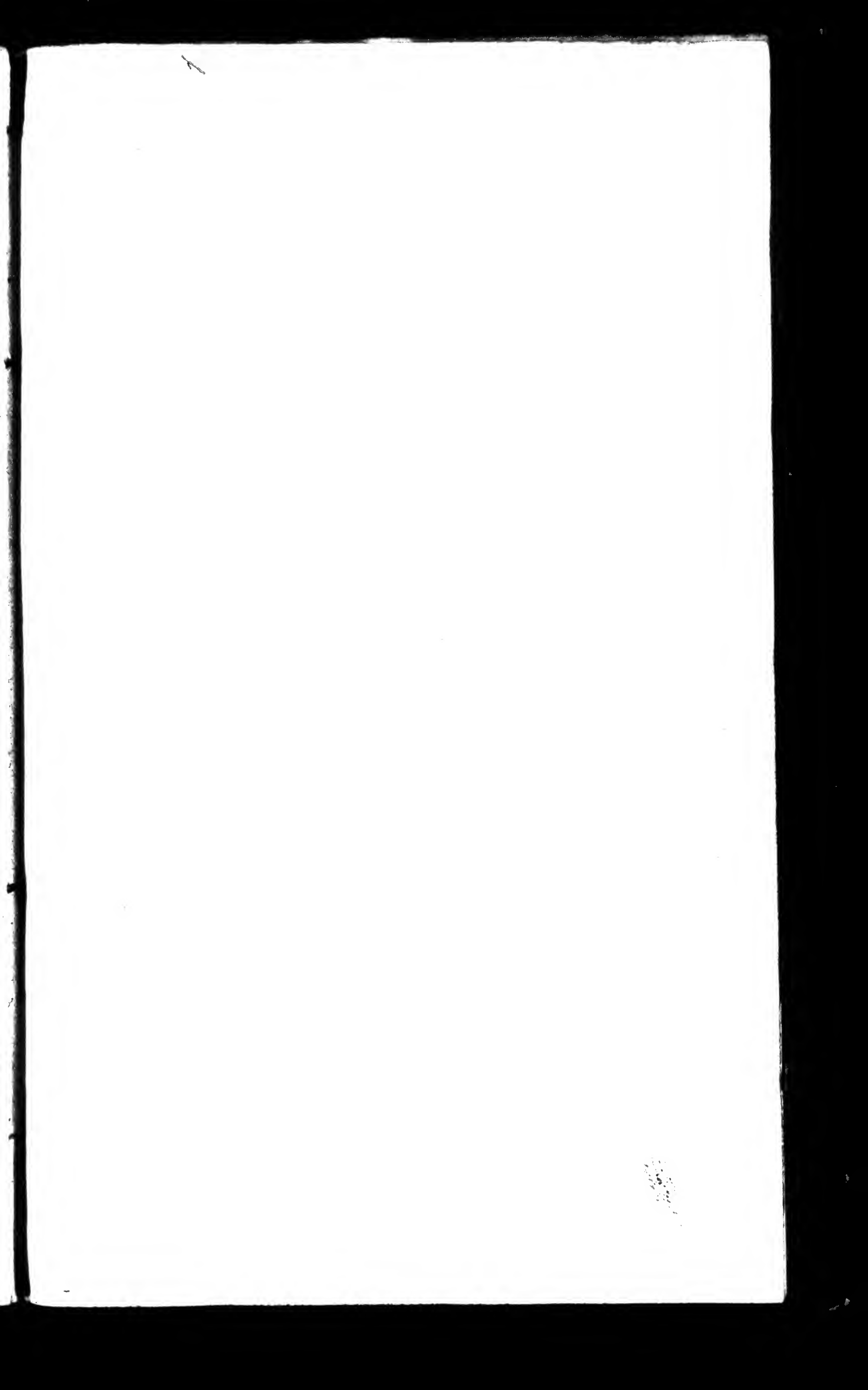
Belle Hélène de Constantinople

Histoire de la belle Héleine de Constantinople

A Troyes
[17--?]







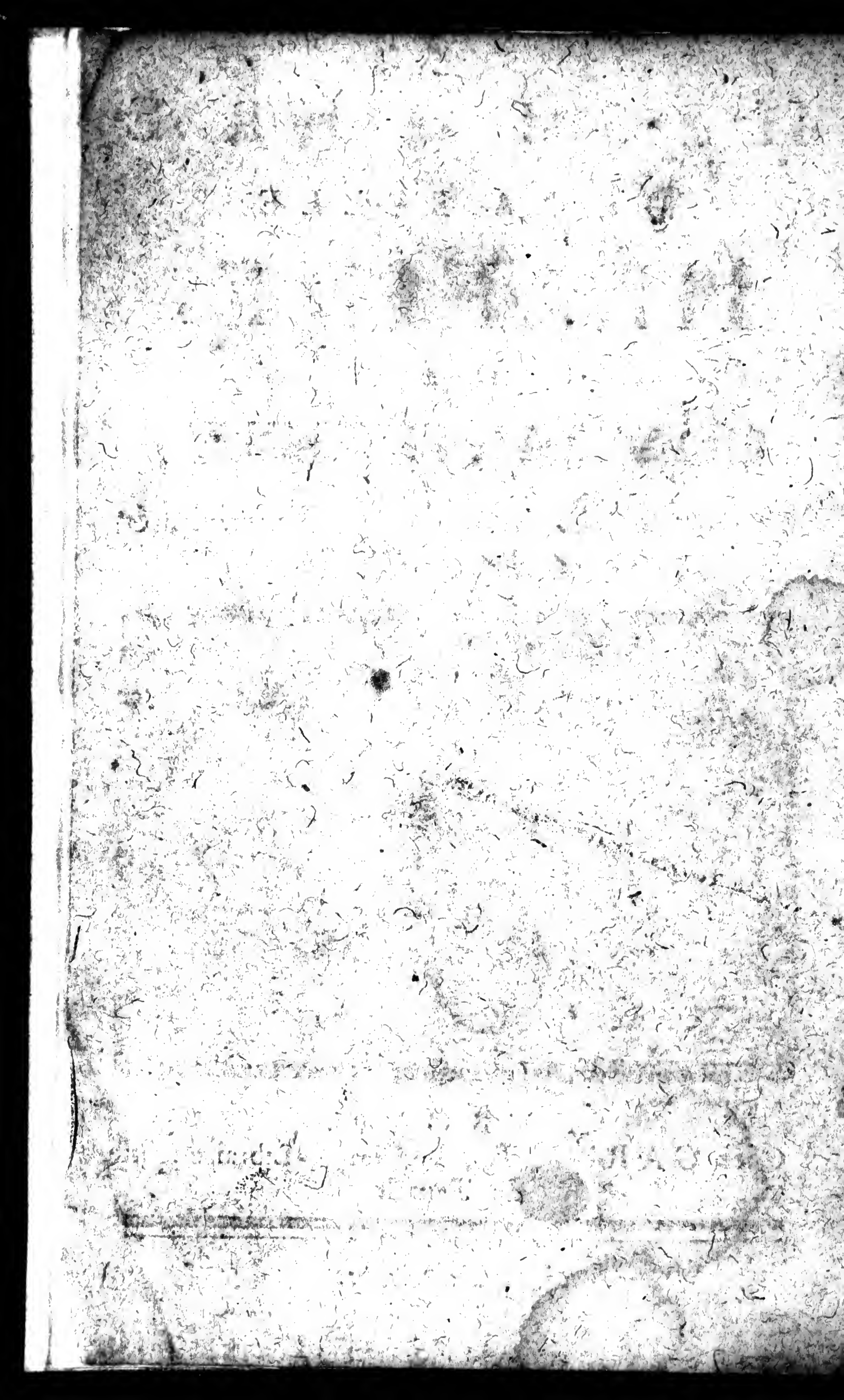
HISTOIRE
DE LA BELLE
HÉLEINE,
DE
CONSTANTINOPLE,

Mere de St. Martin de Tours en Touraine, & de St. Brice, son Frere.



A TROYES,
Chez GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

Avec Permission.







COMME LE ROI ANTOINE *de Constantinople voulut avoir sa fille en mariage pour sa beauté, & comme elle s'enfuit de nuit & se mit en Mer.*

LE temps vint que la Reine accoucha d'une fille qui eut nom Héleine. Quand elle eut quinze ans, sa Mere trépassa. Et lorsque le Roi eût été veuf quelque temps, il eut en volonté d'avoir sa fille en mariage; car il n'en trouvoit point de si belle que sa femme & sa fille. Il lui en parla, dont fut ébahie, & se jetta à genoux devant son pere en pleurant, en le priant qu'il s'avisa, & qu'il y avoit assez d'autres femmes sans elle. Il lui dit qu'il n'en vouloit point d'autres. Et Héleine lui dit qu'elle se laisseroit plutôt trancher les membres que de souffrir cela, qu'elle aimoit mieux courroucer son Pere que son Créateur.

Advint en ce temps que les Sarrasins vinrent à Rome à grand effort, & eut le Pape grand besoin d'aide, & manda au Roi Antoine, son beau-frere, qu'il le vint secourir, ce qu'il fit incontinent, & assembla une armée & la mena à Rome. Et quand il fut arrivé il salua le Pape & lui dit: Pere, je vous suis venu aider, & jamais ne retournerai tant que vos ennemis ne soient mis à mort & détruits, parquoi vous me donnerez un don que quand votre guerre sera achevée, ou je m'en retournerai sans vous aider.

Quand le Pape l'entendit, il lui dit, vraiment je l'octroie; car je pense que vous ne demanderez que la raison. Adonc Antoine fit crier alarmes & sortit de la Ville de Rome avec les Romains. Et quand les Sarrasins qui étoient logés devant Rome, virent sortir les Romains, ils crierent alarmes, puis commença la bataille, & Antoine frappa si cruellement sur les sarasins, que la bataille des Payens fut rompue. Et tant fit Antoine qu'il vint au maître étendart & la jetta par terre. Lors furent les Payens déconfits & s'en retournant vers la mer. Mais Antoine criant Constantinople, abattit les Payens & les suivit jusqu'aux vaisseaux, & quand il ne put aller avant, il retourna vers Rome, & dit qu'il vouloit avoir le don qu'il avoit requis & qu'il vouloit s'en retourner. Oui da, Frere, dit le Pape, vous l'aurez volontiers, car vous l'avez bien mérité, demandez ce qu'il vous plaira; mais il ne vous est besoin de partir si tôt; Saint Pere, dit le Roi je vous demande la plus belle qui soit en la Chrétienneté; C'est Héleine votre Niéce, ma fille, laquelle je veux avoir à femme, & non autre. Quand le Pape l'ouit, il le regarda & dit; demandez autre chose, Beau-Frere: car ceci est une requête contre Dieu. Saint Pere, dit-il, vous n'êtes pas droit si vous n'avez pas pouvoir de ce faire, & encore plus grandes choses; car nous devons tous croire que ce que vous faites Dieu l'accorde. Mon frere, dit le Pape, ce que je donne demeure sur moi, & m'en faut faire pénitence: je vous prie que vous demandiez autre chose, car ceci est requête contre votre foi. Pere, dit-il, vous m'avez accordé un don, tel que je voudrois demander: je veux donc ce don & non un autre, & me le faites bientôt sceller, ou bien jamais ne partirai de Rome qu'elle ne soit pillée, & détruirai tout

le pays. Le Pape oyant ces paroles fut fort triſte & entra en ſon Oratoire & ſe jetta à genoux tendant les mains vers le Ciel, priant Dieu qu'il lui plut le Roi convertir & lui envoyer bon conſeil comme il pourroit faire.

Adonc le Pape lui dit : mon frere, vous les aurez mais vous ne partirez point que vous n'ayez oui la Meſſe au plaiſir de Dieu, & la dirai tout à cette heure même. Et puis nous prendrons enſemble une ſoupe en vin à notre départie. Le Roi lui accorda outre ſon gré. Comme le Pape célébroit la Meſſe, un Ange du Ciel deſcendit qui lui apporta une Lettre devant lui ſur l'Autel, puis s'en partit. Et quand le Pape vit la lettre, il la prit & l'ouvrit, & trouva en écrit en lettres d'or, que Dieu lui mandoit, qu'il ne viendroit point au-deſſus à chef de ce qu'il vouloit faire.

Adonc le Pape fut joyeux & remercia Dieu dévotement, puis il appella un de ſer Secrétaires, lui dit qu'il allât bien-tôt écrire & ſceller ce que le Roi lui demandoit.

Alors le Secrétaire s'en alla écrire & ſceller les lettres du Roi. Puis le Pape prit une ſoupe en vin avec le Roi, & lui donna les lettres & vraie abſolution de ſes péchés.

Adonc le Roi fut joyeux & prit congé de lui, monta à cheval & s'en partit & n'arrêta ni jour ni nuit juſqu'à tant qu'il vint à Conſtantinople ; & quand Héleine le ſut elle vint à l'encontre de ſon Pere & lui fit très-grande chere. Et quand le Rol la vit il deſcendit de ſon cheval, & courut l'embraſſer, puis la prit par la main & la mena en ſa chambre & l'aſſit en ſon giron, & lui dit : Ma mie, j'aurai ce que mon cœur deſiroit. car vous ſerez ma femme. le S. Pere votre Oncle vous a donné la grace & vraie abſolution.

Je ne crois pas, dit elle, que le Pape ait puissance de ce faire, contre le plaisir & le commandement de Dieu, car ce seroit contre notre Loi.

Alors le Roi ouvrit les lettres & les lut, puis il montra le scel de son Oncle qui étoit le Saint Pere.

Et quand Héleine eut oui, elle dit qu'elle n'en seroit, & qu'elle se laisseroit plutôt trancher les membres; mais le Roi dit que pour tout ce ne lui valoit rien, il lui convenoit qu'ainsi fut fait. Ensuite le Roi commanda qu'on parât & tendît la tapisserie aux chambres & les courtines, & à Clarice qu'elle parât sa Dame, car il vouloit l'épouser au point du jour, & chacun dit qu'il le feroit, car nul n'osoit contredire. Héleine s'en alla en sa chambre tendant les mains vers le Ciel, & tirant ses cheveux, disant qu'elle se tueroit; & Clarice la chambriere se jetta à genoux devant elle, disant: Madame, pour Dieu appaisez-vous, & ne faites autre chose dont il vous soit de pis. Clarice, dit Héleine, j'aime mieux me tuer que d'attendre le jour d'épouser, ni de coucher avec le Pere qui m'engendra.

Adonc elle dit de rechef: Si tu ne m'occis je m'occirai. Dame, dit Clarice, puisqu'ainsi est vous ferez bien autrement, & je vous aiderai à sauver. Nous irons au port sur la mer, & vous jetterai en un Navire, & ainsi échapperez, car vous serez bien loin avant qu'il soit jour, & tandis (s'il plaît à Dieu) le Roi votre Pere aura autre volonté avant qu'il vous trouve. Amie, dit Héleine, faits de moi ce qu'il te plaira, car je ne veux ici demeurer. Lors elle prit ses atours de drap d'or, s'ajusta & mit sur elle le beau manteau bien proprement, & s'en allèrent vers le port où les vaisseaux étoient, quand chacun fut endormi; si éveillèrent un Marinier. Ami, dit Héleine,

éveilles-toi, & prends de moi tant d'or & d'argent que tu voudras, & me mene hors d'ici & me passe outre la mer en quelque lieu qu'il te plaira. Dame, dit le prud'homme, comment l'oserois-je faire ? le Roi demain vous doit épouser & s'il le savoit il me feroit occir. Ami, dit-elle, je te ferai riche, si tu fais ma volonté. Lors prit la Dame par la main, & la mit en une barque, & Clarice lui bailla un petit coffre où il y avoit de l'or & de l'argent & de ce qu'elle avoit porté, & prit congé en pleurant. Lors s'en retourna Clarice, dont elle fut folle, car elle mourut devant qu'il fût le lendemain midi, ainsi comme vous verrez ci-après.

Or s'en va Héleine en mer, que Dieu la veuille conduire ; car de cette heure elle fut 30 ans avant que son Pere la revoye. Or retourna Clarice en sa chambre, & se jetta sur son lit en pleurant & lamentant pour sa Dame, & s'endormit jusqu'à tant qu'il fut jour, que le Roi envoya voir si Héleine étoit prête & parée, & Clarice s'éveilla & dit que non. Adonc se courrouça fort le Messager, & dit que le Roi étoit tout prêt. Or donc elle se leva, & vint tâter au lit, faisant semblant qu'elle ne sut rien de son département, & dit qu'elle ne la trouvoit point. Lors sortit hors comme toute forcenée, & courut dire au Roi qu'Héleine étoit perdue, & qu'on ne savoit où elle étoit. Quand le Roi son Pere l'entendit, il pensa enrager de deuil & dit le Roi. Ah ! Putain, je t'ai donné ma fille en garde, & tu me l'as perdue : mais je promets à Dieu que jamais je ne mangerai pain que je ne t'ai fait brûler toute vive. Quand Clarice vit les menaces du Roi, lui dit la vérité du fait. Sire, je l'ai sauvée de mort ; car elle se vouloit tuer d'un couteau, & quand je la vis, je me suis jetté sur elle, je lui dis,

puisqu'elle se vouloit tuer, qu'il valoit mieux qu'elle s'éloignât de vous, & je la menai au port, & se mit en vaisseau, & s'en va par mer en la garde de Dieu.

Adonc jura le Roi que jamais n'arrêteroit en place jusqu'à tant qu'il l'auroit trouvée, & de rechef dit : que Clarice en mourroit, du conseil qu'elle lui avoit donné de s'en aller, & en fut aise; Dieu en aye l'ame Le Roi s'en alla chercher sa fille Héleine sur mer ; mais il a été trente ans avant qu'il la revoie.

Comme Héleine vint arriver a l'Ecluse en Flandres qui étoit pour lors Sarrasine, & comme elle s'en partit pour cause que le Ro. Cantebron, qui étoit Seigneur du pays, la vouloit avoir, & vint par fortune en Angleterre, où le Roi Henri la prit pour femme.

OR nous dirons qu'Héleine s'en alla en mer & le vent la mena tant qu'elle s'en vint à l'Ecluse en Flandres, & en étoit Seigneur le Roi Cantebron, & étoient alors en Flandres Sarrasins, & y avoit une Abbaye de Dames à l'Ecluse qui étoient Chrétiennes à tribut, & quand Héleine fut à terre, elle prit congé de son Marinier & s'approcha de l'Abbaye ; mais quand elle en fut proche les cloches se prirent à sonner toutes par elles, dont les Dames furent effrayées & envoyèrent voir au clocher ; mais on n'y trouva personne, & regardèrent vers la mer, & virent venir une grande Dame, qui venoit vers l'Abbaye.

Adonc dit l'Abbesse que ce pouvoit être une Sainte Dame qui venoit en leur Couvent. Lors prirent la Croix & vinrent en Procession à l'encontre d'Héleine. Quand elle les vit, elle fut toute ébahie pourquoi on faisoit cela, & elles dirent qu'elles le vouloient bien & qu'elle étoit femme de Dieu. Lors la menerent avec elles en leur Abbaye, & lui firent grand'chere

la pressant bien fort qu'elle demeurât toujours avec elles. Le Roi Cantebron en oyant parler, manda à l'Abbesse, qu'elle lui envoya la Pucelle qui étoit venue en son Abbayé, sinon qu'il metroit le feu en leur Couvent. Quand Héleine entendit ces paroles elle s'en voulut aller & ne vouloit pas que l'Abbaye fut rasée & périe pour elle, & commencèrent à pleurer, & Héleine s'en retourna vers la mer & s'assit sur la rive, tant qu'elle vit venir des Marchands à qui elle pria qu'elle pût monter avec eux : ils la mirent dans leur Navire ; mais peu de temps après ils rencontrèrent une merveilleuse aventure, car ils trouvèrent une barque toute pleine de larrons, desquels ils furent assaillis, & furent tous les Marchands tués & leur vaisseau effondré. Lors prirent Héleine & la mirent dedans leur vaisseau, & dit le Maître que ce seroit sa Dame. Lors il émbrassa Héleine, & dit qu'il couheroit avec elle. Quand Héleine vit cela, elle fut ébahie, & se mit fort en défense, & quand elle vit que sa défense ne lui valoit rien, autre chose qu'elle lui put faire, se jetta à genoux devant lui, & dit: Sire, je suis à ta volonté, car je ne puis d'ici sortir, mais je te prie que tu me donne un peu d'espace d'adorer mon Créateur, puis après faites de moi à votre bon plaisir. Or sus donc, dit le Maître, marches dépêches-toi ; car je ne puis plus attendre. Lors Héleine entra dans un coin, se jettant à genoux & fit sa priere à Dieu, elle n'eut pas si-tôt fini son Oraison, que les vens & les foudres vinrent fondre sur leur vaisseau, par telle manière que l'un courut aux mats, & l'autre au gouvernail pour tenir le vaisseau droit, mais rien ne leur valut ; car ils vouloient courroucer Dieu, & eurent encombrier, que pour le péché ils eurent leur vaisseau confondu & furent noyés dans la mer, & ne

demeura au vaisseau piéce entière, hors une piéce comme une planche, sur laquelle Héleine demeura flottante dessus la mer deux jours & deux nuits sans boire ni manger ni voir aucune créature, en grande peur & tristesse, en attendant la grace de notre Seigneur Jesus-Christ. Et tant que le vent entra en la riviere de Signe qui passe dedans Londres en Angleterre, & s'agripa à un rameau qui pendoit sur l'eau, & entra dans un verger où il y avoit une Fontaine, elle s'assit auprès fort foible & perdue.

Comme le Roi d'Angleterre trouva Héleine à la Fontaine & la mena à Londres en son Palais.

IL advint que le Roi d'Angleterre étoit mort, lequel eut un jeune fils qui eut nom Henri, lequel tenoit le Royaume avec sa mere. Un jour advint que Henri partit de Londres avec sa Cour, il entra dans le Verger où Héleine étoit fort pâle & éplorée. Sitôt qu'il l'apperçut il la regarda qu'elle étoit vêtue de drap d'or, mais elle étoit toute souillée de la fange de la mer. Le Roi mit pied à terre & s'assit auprès d'elle, & lui demanda qui elle étoit & d'où elle venoit. Lors le Roi dit à son Aumônier, apportez du pain & du vin; mais la Dame étoit évanouie sur le giron du Roi, il lui mit du pain & du vin dans sa bouche dont elle revint: Dame, dit le Roi, à quoi avez-vous ainsi gâté votre robe? Sire, dit-elle, j'étois avec des Marchands en mer, & trouvâmes meurtriers qui mirent tout à mort, hors moi, & voulurent faire de moi à leur plaisir; mais Dieu envoya telle foudre & orage temps; que tout fut effondré & noyé, & je demeurai sur une planche flottante sur la mer où j'ai été deux jours & deux nuits sans autre confort que de Dieu.

Quand le Roi l'eut oui, il en eut pitié & vit bien

qu'elle étoit femme de Dieu, & qu'elle aimoit Notre-Seigneur. Lors la monta sur son derriere & la mena à Londres & l'enchargea à sa Mere & à ses Dames, qu'elles ne fissent ni pis ni mieux qu'à elles. Et dirent qu'ainsi feroient, & la nettoyèrent tant qu'elle fut en point par raison.

Et quand le Roi la vit si belle, il la mena un jour ébattre en un verger, & entr'eux deux sans plus la questionna & conjura de lui dire qui elle étoit.

Comme le Roi Henri d'Angleterre épousa Héleine, & eut deux beaux enfans, desquels furent faits Saint Martin & Saint Brice.

ALors Héleine conta au Roi tout le fait. Il advint à mon Pere, que Dieu veuille garder, il eut une tentation merveilleuse; car il lui prit volonté de m'avoir en mariage, qui étoit contre Dieu & notre Roi, pour ce je m'enfuis. Et quand le Roi parloit, la couleur lui changea & dit en soi-même, & qu'elle lui sembloit bien être fille de noble race. Il la vit si belle qu'amour lui toucha au cœur si fort qu'il la prit par la main, lui dit: Dame, vous me semblez si belle & du si bon lieu extraite, que vous êtes digne de tenir ce Royaume, & dès ici je vous fais Reine d'Angleterre, & vous promets la foi que jamais autre n'aurai que vous, & je vous prendrai pour ma femme & épouse: Quand elle l'entendit, elle se jetsa à genoux & dit: Très-cher Sire, je suis à votre mercie; mais vous parlez follement; car vous ne savez qui je suis: Je suis une pauvre fille qui n'a ni maille ni denier. Alors le Roi la releva fort gracieusement, & lui dit: Dame, j'ai assez de bien conquis pour vous & pour moi, puis la mena en son Palais, & lors commanda qu'on lui rendit honneur comme à lui-même. Adonc chacun lui dit; Votre bon plaisir soit fait. Lors la Mere du

Roi tira ſon fils à part & lui dit; Chétif, voudrois-tu prendre cette garce qui eſt commune à tous, & a rôdé par tout le pays, & n'oſe ſe montrer à ſes parens? Si tu le fais je te ferai un mauvais trait; & de fait elle braſſa une telle trahiſon, & dont même elle fût brûlé, elle huitième. Quand le Roi l'ouit, il lui dit qu'il la vouloit avoir, & ſe partit d'avec ſa mere tout triſte & courroucé. Adonc le Roi fit mander la Nobleſſe, & ſa Cour étant aſſemblée, il fit tapis tendre, & quand ce vint au jour, il y eut une noble Fête qui dura plus de vingt jours, & là, fit ſa Meregrand'chere, afin qu'on ne s'àpperçut de ſa trahiſon. Et quand les nôces furent paſſées chacun retourna en ſon lieu. Là fut environ deux ans en grande paix, amour & concorde tant qu'Héleine fut enceinte de deux beaux fils, dont l'un fut Saint Martin, & l'autre Saint Brice, qui par la vieille eurent depuis beaucoup de pauvreté & diſette, auſſi eut la Mere, comme il eſt raconté en l'hiſtoire.

Comme le Pape Clément manda au Roi d'Angleterre, qu'il lui alla aider contre les Sarraſins qui l'avoient aſſiégés.

EN ce temps le Roi Buthor qui étoit d'Armenie, vint aſſiéger Rome avec ſi grand nombre de Sarraſins que l'on ne pouvoit les nombrer, & manda le Saint Pape Clément par toute la Chrétienneté & le Roi Henri d'Angleterre qu'il lui aidât à ce beſoin. Et Henri lui dit: Qu'il le feroit volontiers. Lors fit aſſembler ſon armée, & garnir ſes vaiſſeaux pour mettre en mer: Puis le Roi manda le Comte de Gloceſter, & le chargea de ſon Royaume comme Roi, & fit faire trois ſceaux, l'un pour lui, l'autre pour le Comte de Gloceſter, & le tiers pour la Reine Héleine & prit congé du Comte & de tous ſes gens, &

pria que chacun fut obéissant à la Reine Héleine; & s'en alla à Rome.

Comme la vieille Reine fit une trahison pour faire brûler Heleine & ses deux enfans.

HÉleine demeura seule en la Cité de Londres avec le Comte qui lui étoit obéissant; la vieille Reine venoit bien souvent de Douvres à Londres dîner avec elle & Marie de Glocester, & faisoit grand chere & pensoit bien de sa fille; quand on eût dîné, Marie avec les autres Dames s'en allèrent jouer ès jardin, mais la Reine qui etoit enceinte, demeura en sa chambre la Mere auprès d'elle, & là devisèrent tant qu'Héleine commença à avoir sommeil; ma fille, dit la mere, appuyez-vous sur mon giron, alors Héleine mit sa tete sur le giron de sa mere, & s'endormit. Or vint la Mere à bout de ce qu'elle prétendoit, car elle déroba le sceau à Héleine hors de sa bourse tandis qu'elle dormoit sur son giron & le mit dans la sienne. Et quand Heleine fut éveillée, & qu'elle eut levé la tête, sa Mere prenant congé d'elle s'en retourna à Douvres, puis envoya quérir un Maître en sa chambre pour contrefaire le sceau, lequel y vint, & le contrefit si bien que nul ne le sût que lui & la Mere. Or voyez dequoi la mauvaise Mere s'avisa pour mieux celer son fait, elle prit un couteau & en frappa au cœur le Maître qui avoit contrefait le sceau, & le jetta par la fenêtre en la riviere. Adonc elle monta à cheval, s'en retourna hâtivement à Londres vers Héleine, & se tint près d'elle, & lui remit le sceau en sa bourse sans qu'elle en sentit rien, puis se détourna d'elle. Or demeura ainsi jusqu'à ce que la Reine Héleine accoucha de deux enfans mâles, dont elle eut grande joie. Adonc dit le Comte de Glocester, qu'il envoiroit une lettre au Roi son Seigneur que la Reine Héleine

a eu deux beaux fils, pour savoir quels noms on leur donneroit. Et la Mere lui dit: que c'étoit bien dit, & que le conseil étoit loyal; lors se partit le Messager, & étoit son chemin par Douvres; mais la Mere étoit allée au-devant, qui avoit commandé à ses gens que quand le Messager passeroit qu'on le fit parler à elle, laquelle lui fit bonne chere, disant qu'il la recommandât beaucoup de fois au Roi son fils, & en ce disant lui donna à boire d'un breuvage dont le Messager s'endormit incontinent, & elle qui n'attendoit autre chose de lui, alla à sa boëte, & prit ses lettres, les lut, & elle trouva que la Reine Héleine avoit les plus beaux enfans que oncques fussent nés de Mer. Et la fausse Mere écrivit une lettre où il y avoit bue le Comte de Glocester mandoit au Roi que sa Dame étoit accouchée de deux chiens les plus laides & hideuses bêtes que oncques fussent vues, & qu'il écrivit s'il vouloit qu'ils fussent mis à mort; car ce n'étoit chose à regarder. Lors ferma les lettres & scella de son faux sceau, & mit dans la boëte du Messager, puis jetta les deux autres dans le feu.

Et quand le Messager s'éveilla, il fut bien étonné, il monta à cheval, & prit congé d'elle, puis s'en alla vers Rome, & la Mere commanda à ses gens qu'on gardât bien les passages, & s'il passoit aucuns Messagers qui allassent à Rome ou qui en vinssent, qu'on lui amenât, & qu'elle avoit grand désir d'ouir parler de son fils, & fit garder les passages de tous côtés. Le Messager chevaucha tant qu'il vint à Rome. Il trouva le Roi Henri, lequel lui fis très grand-fête, Ami, dit-il, comme se porte Madame, le Comte & Marie sa Niéce? Sire, dit le Messager, Madame est accouchée de deux beaux enfans, voici une lettre que le Comte de Glocester vous envoye. Adonc il

prit les lettres & rompit le sceau qui étoit semblable au sien. Et quand il eût commencé à lire, il s'arrêta & fut tout éperdu. Lors il ferma le poing à toutes les lettres, & les montra au St. Pere. dont il fut ébahi, il lui demanda en quel état se comportoit sa femme, il lui raconta comme il la trouva a la Fontaine, & comme elle étoit partie de chez son pere, dont il fut ébahi, & comme il l'épousa contre le gré de la Reine sa Mere, & si ce n'étoit cela, il ne savoit dequoi il pouvoit avoir courroucé Dieu, mais il ne put oncques savoir qui elle étoit, dont il étoit très-mal content.

Quand le Pape l'enteedit ainsi parler, tout le sang lui mua, & dit: Je crois, vu ce que m'avez conté, que vous avez éppusé ma Niéce, fille de ma sœur; car son Pere la vouloit avoir en mariage, & elle s'en alla qu'on ne sait ce qu'elle devint. Quand le Roi d'Angleterre l'entendit, il n'eut pas été si joyeux si on lui eût donné tout le revenu de deux Royaumes; mais pour les deux bêtes il fut fort dolent. Et le Pape lui dit: Mon fils, ne te déconfortes point, ceci n'est que trahison que l'on a faite à votre femme, & les lettres ne sont écrites que de femme, & peut êtres de votre Mere. Et le Roi dit, elle est scellée de mon sceau. Et le Pape dit, il peut être emblé & contrefait, nous écrirons une lettre, que nous enverrons par un de mes Messagers, & le Roi en fut d'accord. Lors il écrivit des lettres, les scella de son sceau, puis les donna au Messager, lequel vint à Douvres, & on lui demanda s'il venoit de Rome, il répondit que oui. Venez, dirent-ils, parler à Madame, & vous aurez un beau présent, mais que lui disiez des nouvelles de son fils, Je ne puis arrêter, dit le Messager. Si faut-il que vous y veniez. Lors le menèrent à leur

Dame, qui lui fit grand'chere, puis lui demanda de son fils, & s'il ne portoit point de lettres, il dit que oui. Et lors lui bailla à boire & s'endormit, elle lui prit les lettres & on lui en mit des autres dans lesquelles il fit écrire que le Roi mandoit au Comte de Glocester, qu'il fit brûler la belle Héleine avec ses deux enfans incontinent les lettres venues, & ne faillit point, il lui mandoit très-expressement. Lors le Messager prit congé, puis s'en alla à Londres, où il trouva le Comte de Glocester, il se leva & lui dit: Monsieur, Le Roi Henri se recommande bien à vous, & vous eneoye ces lettres. Ensuite le Comte de Glocester les prit, les ouvrit; mais quand il les eut lues un peu avant, il s'arreta, & fut tout surpris, il demanda au Messager: Qui t'a donné ceci? d'où est-ce que tu les as prises? Alors le Messager dit: Le Roi me les donna à Rome, tu ments, dit le Comte, lors prit le Messager & le fit mettre en prison, & fut le Comte dans une grande inquiétude, & ne savoit que faire ni que dire. Et la fausse Mere s'assit auprès de son Chapelain, tant qu'elle lui eut fait écrire huit paires de lettres, du tout à sa devise, sans celles qui furent envoyées à Rome, & les scella; après la fausse Mere prit son canivet, & en frappa son Chapelain par la poitrine droit au cœur, dont il mourut, puis le jetta par une fenêtre dans la riviere.

Or fut la fausse Mere assurée de bien garder son fait & le sceller, puis elle commanda qu'on eût des gens de pays étranges, qu'on ne connut pas, jusqu'au nombre de huit, pour porter les lettres l'un après l'autre. Lors envoya une lettre à Londres, quand le Comte vit la seconde lettre, il ne sut que faire; car il n'osoit la montrer à sa Dame pour deuil qu'elle en meneroit. Si-tôt fit mander un Messager & envoya à

Douvres

Douvres dire à la Mere de se transporter à Londres que sa présence y étoit nécessaire. Elle monta à cheval & vint à Londres : & quand le Comte la vit, il lui montra les lettres, & dit qu'il n'osoit les montrer à la Reine. Pourquoi? dit la Mere, il faut qu'elle le sache, & moi-même lui dirai. Lors allèrent à la Reine & lui contèrent ce que le Roi avoit mandé. Alors la Reine s'écria piteusement, disant vrai Dieu, qu'est-ce ceci ? comment peut être changé le grand amour que mon Seigneur me montra quand il se partit de moi? Lors le Comte, Marie sa Niece, & toutes les Dames & Demoiselle se prirent à pleurer si piteusement que c'étoit pitié de les voir. Et pendant qu'ils étoient là, la tierce lettre vint qui hâtoit toujours la chose plus que devant.

Le lendemain matin vint encore une lettre; aprés dîner, encore une autre qui efforçoit toujours la chose Dame, dit le Comte, que ferons nous de ceci ? nous avons bien besoin d'aide & de conseil. Comte, dit la Mere, les mandemens viennent si-tôt & s'efforcent; que je n'oserois plus m'en mêler, combien que je crois que c'est sans défaite; mais le Roi est si cruel qu'il ne le faut point courroucer. Là fut ainsi jusqu'au lendemain que la sixieme Lettre vint & les autres toutes successivement jusqu'au neuf, dont les dernieres furent fort cruelles. Quand la Mere eut tout oüi, elle dit qu'on ne pouvoit aller contre les ordres du Roi, mais que le Comte fit à sa guise. Lors se partit & s'en retourna à Douvres, dont le Comte fut dolent, ne sachant que faire, car s'il ne faisoit le commandement du Roi il étoit détruit à toujours : d'autre part quand il regardoit à faire mourir la Dame qui lui étoit tant bonne, le cœur lui crévoit de dépit. Sire, dirent les Conseillers, vaut mieux faire mourir une femme

puisqu'il plaît au Roi que vous & vingt autres mourussent ; car si le Roi vous menoit guerre vous seriez à la fin détruits.

Comme le Comte de Glocester fit couper un bras à la Reine Héleine, & comme Marie de Glocester fut brûlée au lieu d'Héleine.

QUand le Comte eut oui le conseil, il prit la neuvième lettre, & la porta à la Reine Héleine, & la lut de bout en bout devant elle, laquelle en pleurant lui dit : voici un dur commandement pour moi. Or faites ce qui vous est ordonné, je vous pardonne ma mort. Dame, dit le Comte, il me faut prendre enseigne de vous, que je garderai, afin qu'il ne dise pas que ce soit un autre, & que je n'ai accompli son commandement. Tenez, dit Héleine, voici ce poingt où est l'anneau avec lequel le Roi m'épousa, & lui dites qu'il lui souvienne du grand amour qu'il me montra quand il me le mit au doigt & les deux beaux enfans que je lui ai portés, lesquels il fait mourir innocemment. Adonc le Comte fut courroucé, & se pâma presque de déplaisance, mais quand il pensa qu'il falloit que cela fût il prit au cœur & fit venir un Agent qui lui coupa le bras assez près du poing & eut parfait le surplus, mais le commun de Londres étoit si ému pour la Dame secourir que si on l'eût menée hors ils eussent tués le Comte. Il fit tenir conseil, & fut décidé qu'on la garderoit jusqu'au point du jour. Il fit garder son Palais pendant la nuit, & le Comte étoit auprès d'Héleine qu'il confortoit & aussi sa niéce Marie, qui sur toutes vouloit se désespérer, & disoit que si Madame mouroit qu'elle même se tueroit où qu'elle se lanceroit au feu avec elle, dont le Comte avoit plus affaire à sa Niéce qu'à la Reine ; tant que Marie se jetta aux pieds de son Oncle, disant

qu'elle vouloit mourir avec sa Dame. Niéce, dit le Comte, il se peut, Dame dit-elle, je prendrai deux enfans de drapeaux, & les porterai sous mon manteau, par ainsi les deux enfans seront sauvés, & Madame aussi. Lors la Reine Héleine tomba pâmée sur Marie, on ne savoit à laquelle entendre, Marie s'écriant dit; Oncle sauvez Madame Héleine avant que je meure; car j'en mourrai plus joyeusement. Niéce, dit le Comte, puisqu'ainsi est que vous voulez mourir pour Madame, il vous faut couper un bras comme à elle, afin qu'on puisse demain penser ou dire que c'est Madame Héleine; promptement Oncle, dit Marie faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Lors étendit le bras, & on lui couda comme on avoit fait à Héleine: la chronique dit, qu'elle ne seigna point ni n'en fut point émue. Lors le Comte prit le bras & le serra & tant qu'il vêcut il ne fut nuit qu'il ne le coucha avec lui en mémoire d'elle qu'il aimoit tant. Ensuite le Comte prit les deux enfans, lia le bras d'Héleine au côté de l'un, l'enveloppa d'une piéce de son manteau qu'il fit couper pour les emmailloter, les chargea à Héleine en son giron & lui dit, qu'elle vint au Port où les bateaux étoient. Il vint un bateau en dehors des autres vaisseaux, il n'y avoit rien dedans. Lors le Comte la fit entrer dedans avec ses deux enfans & lui donna un baril de vin avec trois pains. Or s'en va Heleine qui jamais à Londres n'entra. Le Comte revint au Palais, & trouva sa Niéce prête, elle avoit contrefait deux enfans de drapeaux, puis envoya quérir le bourreau pour apprêter le feu en une Isle où nul ne pouvoit entrer sinon en bateau, & lui dit: depêches-toi, Madame est prête, & passée du jour, je ne veux pas que le commun la voye. Alors il prit sa Niéce & la mena bouchée tenant ses deux enfans

entre ses bras, tellement que chacun les pouvoit voir, il y avoit tant de peuple sur le bord de la mer, qu'à peine pouvoit-on passer, & disoient tous : nous ne valons rien de la laisser ainsi mourir, & l'eussent délivrée si le Comte n'eût fait venir tant de gens d'armes rangés de toutes parts, tellement que personne n'en pouvoit approcher, hors seulement le Comte de Glocester qui menoit sa Niéce Marie, & le Bourreau qui croyoit que ce fut la Reine Héleine à qui il avoit coupé le bras, & la Dame fut brûlée, dont le peuple menoit grand deuil. Puis le Comte s'en revint au Palais, & entra en la chambre où le bras de sa Niéce étoit & le courut embrasser en criant hautement, & si fort que chacun l'entendoit.

Comme la Reine Héleine arriva auprès d'une forêt, & comme elle perdit ses deux enfans.

LA bonne Reine Héleine étoit en grande peine & danger ? laquelle passa la mer & vint en Bretagne descendit à terre, vint contre un rocher à côté d'une grande forêt, & prit avec elle ses deux enfans, du pain & son baril, puis s'assit sur le bord de la mer, & aussi-tôt qu'elle fut hors du bateau, il s'en retourna à Londres, au lieu où il avoit été pris, & Héleine demeura sur le bord de la mer avec ses deux enfans en son giron, elle leur tira ses deux mammelles, & mit en leur bouche à chacun la sienne pour les allaiter, puis elle prit un peu de pain, & le mit dans sa bouche, car elle étoit devenue si foible, qu'elle ne se pouvoit nullement soutenir. Lors commença à pleurer piteusement & dit : Vrai Dieu, que ferai-je ? quand je pense que ma plus loyale amie m'a retirée de la mort, & l'a reçue pour moi ? dont je suis bien dolente, car aussi-bien ne puis-je échaper. Or je suis celle qui n'ai qu'une main dequoi je me puisse aider, je ne saurois

du tout gouverner ni tenir mes deux petits enfans. Ainsi qu'elle se lamentoit elle s'endormit un peu, & pendant qu'elle dormoit, il sortit de la forêt un Lion & un Loup, lesquels prirent les deux enfans & les porterent un peu avant dans le bois : Il y avoit dans cette forêt un bon Hermite, lequel étoit allé hors de son hermitage, si bien qu'il vit le loup & le Lion qui se combattoient ensemble pour avoir les deux enfans, & quand l'Hermite les vit, il s'approcha d'eux & le Loup se sauva & laissa l'enfant; il suivit le Lion, mois il se retira dans son terrier. Lors l'Hermite prit l'enfant & le porta dans son Hermitage, puis retourna vers le terrier du Lion lequel avoit emporté l'autre, & il écouta tant qu'il vit le Lion sortir pour aller chercher sa proie en la forêt, & quand il fut éloigné l'Hermite entra dans le terrier & trouva l'enfant sain & sauf, il l'emporta dans son hermitage avec l'autre, & lui mit nom Lion, & à son frere qui portoit le bras de sa mere lié à son côté, il lui mit nom Bras: or Lion & Bras furent avec l'Hermite qu'on nommoit Felix; & les nourrit par l'espace de seize ans. Lion fut Saint Martin de Tours en Touraine, & Bras son frere fut Saint Brice, comme vous verrez ci-après.



Comme la Reine Héleine s'éveilla, & ne trouva pas ses deux enfans : & comme elle vint à Nantes en Bretagne

NOus vous dirons qu'Héleine à qui les bêtes prirent ses enfans tandis qu'elle dormoit en la forêt & quand elle fut éveillée elle ne les trouva pas. Lors jetta un cri disant : vrai Dieu ! qu'est-ce ceci ? je suis de pauvre heure née; car je vois bien que fortune m'est bien contraire. Or suis-je sûre que nul n'est ici hors les bêtes qui ont dévoré & mangé mes enfans ; vrai Dieu pourquoi m'ont-ils laissé là ? je ne sais à qui avoir recours ; & tomba pâmée. Lorsqu'elle fut un peu revenue, elle regarda vers la mer, & vit des Marchands venir. Elle alla à eux, quand elle fut dedans, elle leur conta l'aventure de ses deux enfans & comme elle les avoit perdus; dont le Maître Marinier fut le même qui au bout de seize ans après passa les deux enfans au même endroit où il prit Héleine. Voici comment, au bout dudit temps le bon Hermite se trouva là avec les deux enfans, lesquels prirent congé de lui, & entrèrent dans le vaisseau pour chercher leur Pere & Mere; mais ils eurent bien à courir avant que de les trouver, comme vous ouirez ci-après Or tant navigua le bateau où étoit Héleine, qu'ils arrivèrent en Bretagne, là elle descendit, prit congé des Mariniers, & s'en va querir l'aumône pour vivre : elle vint à Nantes en Bretagne, là trouva une hôtesse qui logeoit des pauvres, pour la moitié de la quête qu'ils faisoient, & ne logeoit que des femmes ; Héleine y resta l'espace de seize ans, puis s'en alla.

Comme le Roi Buthor étant allé assiéger Rome, fut tué par le Roi Henri.

OR parlons du Roi Henri d'Angleterre, qui étoit à Rome deux cens ans après l'incarnation de N. Seigneur : le Roi Buthor d'armenie vient assiéger Rome, pour lors le Pape étoit St Clément, lequel sortit en armes, accompagné du Roi Henri, Pere de S. Martin & de S. Brice, le S. Pere fut abattu en la bataille par Buthor : & quand Henri le vit à terre, il donna à Buthor un tel coup de lance qu'il lui passa outre le corps, tellement, qu'il fut contraint de se retirer de la mêlée, & manda ses Médecins : lesquels lui dirent qu'il se recommandât à Mahon & à ses Dieux, ce qu'il fit, mais rien ne lui valut, car en retirent le fer de son corps, il mourut, & les payens furent détruits ; les Romains & Anglois eurent victoire, ce fut là où le Roi Henri conqui les Armes d'Angleterre à trois Léopards, que portoit le Roi Buthor : quand tout fut achevé, Henri demanda congé pour revenir à Londres vers la Raine Héleine que fort desiroit de voir, ce que le Pape lui accorda, & lui dit, à ce que vous m'avez conté, je crois que vous avez épousé ma Niéce ; la fille d'Antoine de Constantinople ; informez vous d'elle si elle le connoît, & me le faites savoir. Henri dit qu'il le feroit. Lors partit pour s'en retourner en Angleterre.

Comme le Roi Antoine convertit le Roi Grambaut qui étoit Sarrasin, & fut Chrétien depuis.

REvenons au Roi Antoine de Constantinople, lequel alloit pour chercher sa fille Héleine, & vint en Baviere, dont étoit le Roi Grambaut qui étoit Sarrasin & fut Saint depuis: ledit Roi avoit un Palais qu'il falloit nommer Paradis, & se nommoit Dieu en terre. Il avoit fait un homme d'airain près de son

siége, dans lequel étoit un diable, & disoit tout ce que le Roi vouloit savoir, il y avoit une fille qu'on nommoit Cloriande, qui croyoit en Dieu; mais elle n'etoit pas baptisée, & son pere la voulut prendre pour femme. Pour cet effet il fit savoir à ses gens qu'il vouloit se marier; mais qu'il ne vouloit point d'autre femme, que celle que son Dieu d'airain lui donneroit.

Lors fit apporter ce Dieu d'airain, & lui demanda quelle femme il prendroit. Il répondit: Cloriande ta fille, & lui dit, que c'étoit ce qu'il demandoit. Cloriande ne l'osoit refuser, mais elle n'en pensoit pas moins; car le lendemain partit de la Cité au point du jour toute seule sur un cheval. Et quand elle fut hors, alla à l'Hôtel du Roi Antoine de Constantinople, qui crut que c'étoit sa fille Héleine, il piqua son cheval, criant; vous ne gagnerez rien à fuir; or ai je trouvé ce qu'il y a long-temps que je cherche; à ces mots elle se retourna. Lors il vit bien que ce n'étoit pas elle, & lui demanda qui elle étoit. Elle lui dit qu'elle étoit fille du Roi Grambaut, & lui conta pourquoi elle s'en alloit. Alors le Roi Antoine se souvint de sa fille, laquelle s'en étoit aussi allée, pour éviter ce péché, & commença à pleurer. Il lui demanda si elle vouloit croire en Dieu. Elle dit que oui; mais que son pere n'y croyoit pas. Lors il s'en alla avec Cloriande devere le Roi Grambaut, & lui dit: Chien, si tu ne crois en Jesus-Christ, je te tuerai. Aussi-tôt il tira son épée, & le frappa si rudement qu'il le renversa par terre; puis frappa sur les autres & en mit à mort une partie, & fit sauter le reste par les fenêtres si bien que la place fut à lui; il sortit avec Cloriande & ferma l'uis du Palais, en priant Dieu dévotement qu'il lui voulut aider.

Lors Antoine vint à l'Idole, & le conjura de par Dieu, tant qu'il fit sortir le Diable qui étoit dedans, en bruyant hideusement, ce que voyant le Roi Gramebaut, se convertit, fut baptisé & eut nom Louis, lequel laissa tout & se fit Hermite, dont après sa mort fut reconnu pour Saint : & Cloriande tint le Royaume & n'eut point son nom changé.

Alors Antoine partit, se mit sur mer & vint débarquer en Flandres, qui étoit alors Sarrasine ; mais il y avoit une Abbaye de Dames à l'Ecluse, où Héleine avoit demeuré quelques temps, & là, le Roi vint demander si elles n'avoient point oui parler d'Héleine : L'Abbesse le regarda, & lui dit que oui & lui conta comme à son arrivée les cloches sonnerent toutes seules, & comme elle s'en alla pour que le Roi Cantebron la vouloit avoir. Lors le Roi s'en alla & se mit en mer : jurant que jamais n'arrêteroit jusqu'à ce qu'il l'eut trouvée.

Comme le Roi Henri arrivo en Angleterre, & peu après le Roi Antoine : & comme la Reine Héleine & les faux Messagers furent brûlés.

MAintenant nous reviendrons à Henri, Roi d'Angleterre, qui venoit de Rome par Boulogne, & de-là envoya un chevalier devant pour anoncer sa venue. Lors le Chevalier se mit en mer & vint à Londres, où il trouva le Comte de Glocester, & lui dit que le Roi venoit, & qu'il se recommandoit bien à lui, & à Héleine son épouse. Quand le Comte l'entendit, il le regarda & lui dit puisqu'il l'aimoit tant, pourquoi me l'a-t-il fait brûler avec ces deux enfans ? Ah ! Dieu, s'écria le Chevalier, & lui dit meurtrier, qu'est-ce que tu viens de dire ? As-tu fait mourir la meilleure créature qui fut au monde? Or t'en va à toujours. Je n'en ferai rien, dit

le Comte, j'irai au devant. Et quand le Roi le vit il eut grande joie ; lors demanda au Comte, comme se portoient Héleine & Marie sa Niéce. Et il répondit qu'elles se portoient bien, Dieu merci. Le Comte se retourna & eut le cœur serré, mais il n'en fit nul semblant ; le Roi lui dit, Dieu en soit loué ; car il me tarde bien que je voie ma chere Dame & bien aimée Héleine. Lors voguèrent tant qu'ils vinrent à terre, montèrent à cheval, en chevauchant vers Londres rencontrèrent la vieille Reine, mere de Hanfir, qui vint au-devant d'eux & se jetta aux pieds de son fils ; faisant semblant d'être pâmée, dont le Roi eut grande pitié. Il la salua, disant : ma Mere, faites bonne chere, car nous sommes en bon point, Dieu merci, elle répondit qu'elle n'avoit pas sujette de montrer joie, sur-tout depuis que le meurtrier Comte avoit disoit-elle, fait mourir celle que j'aimois mieux au monde : c'étoit Héleine ma fille, & ses deux enfans les plus beaux que jamais furent nés de mere. Quand le Roi l'ouit il fut émerveillé & s'écria au Comte : à la mort, dit-il : Le Comte en grande peur dit alors, ce que j'en ai fait ça été par votre commandement : le Roi dit qu'il mentoit, & qu'il étoit un traître, il y paroît bien : car tu me mandois que c'étoit deux chiens que j'avois engendrés, & c'étoit deux beaux enfans que tu m'as mis à mort : Quand le Comte ouit ainsi parler de deux enfans, il vit bien qu'il y avoit de la trahison, & s'en voulut excuser ; mais, la Mere dit : mon fils, je ne crois pas que tu aimasses tant Héleine comme tu dis, ainsi tu dois prendre veangeance de celui qui a fait mourir ta femme & tes enfans. Le Roi irrité plus que devant, tira son épée pour en frapper le Comte, mais les Chevaliers se mirent entre-deux &

demandèrent au Comte comme il avoit ôsé ce faire: il lui répondit que le Roi lui avoit mandé par neuf paires de lettres scélées de son Sceau, apportées par neuf Messagers, dont il étoit prêt de donner preuve devant le Roi, qui dit que de ce n'étoit rien, & que s'il le pouvoit prouver il le tenoit quitte ; le Comte dit que oui. Alors montèrent tous au Palais menant grand deuil : là fut le Comte en grande tristesse ; car la Mere s'écrioit, pourquoi on ne se hâtoit de le mettre à mort, mais elle faillit. Aussi-tôt le Comte fit venir tous les neuf Messagers devant le Roi Henri pour visiter le fait. Il vint un Messager au Palais devant le Roi qui lui dit qu'il y avoit un Roi & ses gens logés dehors la Cité, lequel étoit le plus déconforté qu'on put s'imaginer ; & qu'il lui plut de venir s'ébattre ou il étoit. Le Roi lui demanda qui il étoit. Le Messager répondit, que c'étoit le Roi de Constantinople. Alors le Roi dit, s'il est plus triste que moi il l'est beaucoup. Lors fit enfermer les Messagers, puis monta à cheval & alla le trouver, il lui demanda d'où il étoit, & d'où il venoit. Le Roi Antoine lui répondit qu'il cherchoit sa fille Héleine. Henri lui conta aussi son aventure au sujet d'Héleine sa femme, & comme le Comte de Glocester l'avoit fait mourir & ses deux enfans.

Quand le Roi Antoine l'entendit tout le sang lui frémit ; & demanda à Henri quelle fille c'étoit. Il lui répondit qu'il ne savoit. Mais lui conta comme il la trouva à la fontaine, comme il l'emmena en son Palais, ensuite comme il l'épousa contre le gré de sa mere. Alors Antoine s'écria, disant : Héleine ma fille, Dieu veuille avoir ton ame.

Quand Henri sut qu'Héleine étoit fille du Roi Antoine, il se courrouça plus fort que devant, &

fondoient tous en larmes, il ne savoit auquel entendre, là fut un grand deuil de tous côtés. Quand chacun fut revenu à soi, le Comte fit venir les neuf Messagers devant le Roi, chcun sa lettre en main, ainsi qu'ils les avoient apportées, le Roi les lut toutes neuf & regarda les Sceaux, dont il fut émerveillé; on fit jurer les Messagers les uns après les autres, pour savoir d'où ils avoient apportés ces lettres: le Messager du Pape dit qu'il les avoit apportées de Rome. Lors Henri s'écria à haute voix, disant que le Pape l'avoit trahi; & jura qu'il détruiroit Rome, qu'il feroit pendre & étrangler le Pape & tous les Cardinaux. Ensuite on fit venir les autres Messagers, qui tous se parjurerent, hors un, lequel dit qu'il ne savoit ce qu'on lui vouloit faire, mais que pour sauver son ame il diroit la vérité. Quand la vieille entendit cela, elle se mit en avant & dit qu'on avoit tort de tant laisser vivre le Comte, qu'elle vouloit qu'on le dépêchât. Lors le Comte s'avança, & dit au Roi: Sire, quand vous vous en allâtes vous me laissâtes en possession de votre Royaume, lequel ai & aurai tant que je l'aye rendu, pour ce je mets la main sur cette femme, comme celui qui a le pouvoir de ce faire & la mettre en prison, tant que je sache qui a fait la trahison. Lors la vieille s'écria son fils dont peu lui valut, car le Roi commença à douter & ne s'y opposa point. Antoine fit signe qu'on la mit en prison. Quand elle fut en prison le Messager affirma qu'elle lui avoit donné la lettre en sa main en la Ville de Douvres; mais que s'il eût su que ce fut été pour faire tel déplaisir à Héleine, qu'il se feroit plutôt laissé couper bras & jambes: mais que puisqu'il avoit apporté la mort, lui-même la vouloit recevoir & prendre en gré. Alors Antoine dit que le messager du

Pape & celui qui avoit dit la vérité, s'en iroient quittes, & tous les autres seroient mis à mort. Henri en fut d'accord. Lors Antoine demanda congé à Henri de parler à sa mere à sa volonté, & de fait il parla il lui dit qu'il vouloit se marier. Et quand la vieille l'ouit ainsi parler, elle fut toute réjouie disant au Roi: je vous promets qu'avant qu'il soit trois mois je ferai mourir mon fils, & vous ferai Seigneur d'Angleterre.

Quand le Roi l'entendit tout le sang lui trémit, car il vit bien qu'elle étoit mauvaise, mais il fit semblant d'être joyeux, il la prit par le bras & la mena en la Salle où les tables étoient mises pour dîner, & Antoine assit la vieille auprès de lui, & quand on eût dîné chacun s'en alla ébattre, & là devisèrent ensemble, tant qu'elle requit au Roi de changer de ceinture, parceque celle du Roi lui plaisoit mieux que la sienne, le Roi lui dit qu'il le feroit volontiers, & donna sa ceinture à la vieille, qui la ceignit pour l'amour de lui, , & le Roi ceignit celle de la vieille avec les joyaux qui étoient attachés après, afin que la bourse dans laquelle étoit le faux sceau, elle s'en apperçut, il lui dit de lui remettre sa bourse, qu'elle lui donneroit les plus beaux joyaux de son coffre, & le Roi lui dit qu'il n'en feroit rien s'il ne savoit ce qu'il y avoit dedans, elle lui répliqua qu'il ne lui appartenoit pas de le sçavoir, elle le voulut prendre par la robe, mais le Roi fit un contre-saut, sortit du Jardin, & enferma la vieille dedans. Lors regarda en ladite bourse il trouva le Sceau du Roi contrefait, il le porta au Roi Henri, & il demanda au Comte où étoit le Sceau d'Héleine, il dit qu'elle l'avoit. Je n'en fis cependant que trois dit Henri, & j'en trouve quatre, par ainsi dit Antoine celui de votre Mere est faux, & c'est elle qui nous a trahis. Lors la vieille

fut mandée, on lui dit les faits, & que pour la trahison elle devoit être brûlée. Lors s'écria fort, mais rien ne lui valut, car on alla quérir les faux Messagers, alors on apprêta les bûches pour les brûler. Alors Henri dit à sa Mere qu'elle se hâtât de dire la verité; car le fait étoit prouvé contre elle. Alors la Mere dit comme elle avoit pris le Sceau d'Héleine pendant qu'elle dormoit en son giron, & comme elle tua le Maître qui l'avoit contrefait & le Chapelain qui avoit écrit les fausses lettres, puis comme elle les jetta par une feeêtre dans la riviere. Antoine dit qu'elle étoit mauvaise meurtriere qu'elle avoit bien mérité la mort: aussi-tôt on l'a menée à l'attache & fut brûlée avec les sept faux Messagers. Quand cela fut fait, les Seigneurs revinrent au Palais en grande tristesse. Alors Henri demanda au Comte s'il n'étoit rien resté d'Héleine: Oui, dit le Comte, car avant que de la faire brûler je lui coupai un bras, pour faire voir les enseignes sûres que j'avois obéi à votre commandement. Le Roi dit, ce fut un piteux commandement; or apportez ce bras: le Comte l'alla quérir & lui apporta celui de sa Niéce Marie. Aussi-tôt Antoine le prit, & le regarda en disant: ce bras n'est point de ma fille, or vois-je bien qu'elle n'est point morte; ainsi je veux l'aller chercher. Henri dit: Dieu veuille alléger vos douleurs aye l'ame de celle qui sans cause est morte. Hélas! dit le Comte, je le dois dire mieux que nuls; alors se prit à pleurer; & se pâma de tristesse: Henri lui dit ne vous chagrinez point; car nous vous tenons pour quitte & excusé du fait. Puis le Comte dit, je suis celui qui ai sujet de pleurer plusque personne au monde, & vous d'être tous bien joyeux. Pourquoi, dit Henri? hélas dit le Comte; or il est temps que je le dise;

sachez que Madame Héleine n'est pas morte, si plaît à Dieu ni vos enfans, & je les mis dans le bateau du pain le bras que je lui fis couper, je l'ai lié au côté de l'un de vos enfans, & les mis en un bateau sur mer du vin, les recommandai en la grace de Dieu, & ne sais où ils arriverent. Or je vais vous dire pourquoi je dois pleurer : Marie de Glocester qui aimoit Héleine sur tous autres vint à elle & lui dit: Puisqu'ainsi est qu'il vous faut recevoir la mort, pour cette cause moi-même je la veux recevoir pour vous & la prendrai en gré, car je sais bien que si vous mouriez la grande punition pourroit retomber sur certains peuples ; au contraire que ce soit moi, il n'en peut résulter aucun mal ; il vaut mieux que je meure que cent meurent. d'ailleurs vous n'avez point mérité la mort, Marie dit Héleine, ni vous non plus, mais au plaisir de Dieu j'obéirai à Monseigneur, & Dieu aura merci de moi, s'il lui plaît. Quand j'ouis ceci, j'en eus grande pitié, tellement que je demandai à Marie si elle vouloit tenir ce qu'elle avoit promis, & dit que oui. Lors il fallut couper un bras comme à Madame Héleine, afin qu'on pensât plus sûrement que ce fût elle, puis la menai brûler au point du jour comme si c'eût été la Reine Héleine & deux petits enfans contrefaits de drapeaux & emmaillotés furent aussi brûlés dont j'ai le cœur bien pénétré de douleur; mais je le fis pour sauver votre femme & vos deux enfans. Quand les deux Rois l'eurent entendu, ils furent très-satisfaits, & le Roi d'Angleterre dit au Comte : pour récompense de ton bon & loyal service, je te donne à toi & à tes hoirs sans que mon Successeur en puisse faire tort après moi, la septième partie d'Angleterre, & tout le Royaume où tu passeras six ou sept, tu pourras dire, je suis Seigneur de ceci, & avec ce je te laisse

la possession de mon Royaume à gardes comme tu as fait ci-devant à présent, & jusqu'à mon retour, car je promets à Dieu que jamais ne reviendrai en Angleterre tant que n'aurai ma femme Héleine & mes deux enfans: & Antoine jura qu'il ne le quitteroit tant qu'il l'eussent trouvée. Le Roi Amaury d'écosse alla avec eux, lequel se fit baptiser & fut fort joyeux comme vous entendrez ci-après.

Comme les deux enfans partirene d'avec l'Hermitee, & vint en Bavierre, à Londres, à Boulogne ensuite à Amiens, où ils furent baptisés, puis après vint à Tours en Touraine.

NOus reviendrons aux enfans, qui sont ès déserts avec l'Hermite qui les a nourris l'espace de seize ans ou environs, celui qui avoit le bras de sa mere lié à son côté, il l'appeloit Bras, & celui que le Lion avoit emporté il l'appelloit Lion, lequel vivoit de Volailles, Cerfs, Biches, & autres bêtes qu'il prenoit, couchoit à terre sans lit; & Bras ne mangeoit que des herbes & racines comme faisoit l'Hermite, & pour sa foible nourriture ne pouvoit coucher durement comme Lion son frere, & ce néanmoins il ne couchoit que sur desfeuilles: l'Hermite qui les nourrit fut Felix; il arriva un jour que le prud'homme Felix alloit se promener avec ses deux enfans en un bois, tant qu'ils vinrent assez près de la mer. Voici dit-il, le lieu où je vous trouvai entre les bêtes, & vous sauvez de mort. Comment, dit Lion, sommes-nous trouvés? n'êtes vous pas notre Pere? l'Hermite dit, non; Alors les deux freres voulurent savoir d'où ils étoient, & qui étoit leur mere; l'Hermite dit, je vous trouvai entre un Lion & un Loup: lesquels se combattoient ensemble pour vous avoir, & quand j'approchai, le Lion vous prit & vous emporta:
adonc

Adonc j'approchai du Loup, & quand il me vit, il laissa votre frere, lequel avoit un bras lié à son côté & pource je l'ai toujours appelé Bras, & vous que le Lion emporta, je le poursuivis, & le vis entrer en son terrier. Lors je portai Bras en mon Hermitage, puis retournai vers le terrier du Lion, & écoutai tant que je le vis sortir pour quérir sa proie; & quand il fut éloigné, j'entrai en son terrier où je vous ai trouvé sain & sauf, je vous portai en mon Hermitage avec votre frere où depuis je vous ai toujours appelé Lion, je vous ai nourris & élevés de ce que j'ai pu. Adonc dirent les deux enfans, que puisqu'il n'étoit pas leur pere, qu'ils s'en vouloient aller tant qu'ils le trouveroient. Adonc l'Hermite fut dolent de ce qu'il avoit dit, & ainsi que là devisoient vint un Marinier naviguant sur Mer, & le même qui trouva sur Mer la Reine Héleine quand elle perdit ses deux enfans lorsqu'elle dormoit.

Adonc dit le Marinier, il y a environ seize ans que je vis une Dame en cette place bien déconfortée encore vois-je là ses enfans, mettons nos bateaux à bord, & ils le firent. Adonc l'Hermite vint aux Mariniers, leur demandant au nom de Dieu où ils alloient, & quelle part ils iroient. Ils dirent qu'il y avoit environ seize ans qu'ils trouvèrent une Dam en cette place qui n'avoit qu'une main, & étoit très-déconfortée pour ses deux enfans, qu'elle avoit perdus, & qu'on avoit pris à côté d'elle tandis qu'elle dormoit, & ne sentit comme on les lui ôta, & avoit doute que les bêtes ne les eussent dévorés: je la mis en mon bateau pour l'amour de Dieu & pour la grande pitié qu'elle me faisoit. Lors nous arrivâmes en Bretagne & se partit de nous. Adonc dirent Lion & Bras, c'étoit notre Mere, il nous la faut

quérir : Marinier veuillez nous passer outre Mer où il plaira à Dieu que nous arrivions, & les Mariniers répondirent qu'ils le feroient volontiers.

Alors les deux enfans prirent congé du bon Hermite, & Bras cueillit des herbes & des racines un faix pour lui manger, ainsi qu'il avoit accoutumé avec l'Hermite : Mais Lion n'en voulut point, car il aimoit la chair,

Lors ils se mirent en mer, & naviguerent tant qu'ils vinrent en Allemagne, & quand ils furent arrivés sur terre, le Marinier les vêtit & chaussa que point ne l'avoient appris, & leur donna de l'or & de l'argent pour eux vivre, & leur montra comme on faisoit. Lors les enfans prirent congé des Mariniers, & s'en allèrent par l'Allemagne & vinrent en Bavierre & allèrent vers le Palais où étoit la Reine Cloriande, qui s'appuya aux fenêtres, elle regarda en bas & vit ces deux enfans si beaux qu'elle y prenoit plaisir. Alors la Reine s'en alla dîner & se souvint des enfans qui étoient dehors, & dit au Messager : Faites entrer ces deux enfans, car je veux leur demander de quel pays ils sont. Le Messager leur vint dire que la Reine les demandoit ; mais Bras dit, qu'il n'iroit point tant qu'on auroit dîné : Lion le prit par la main & dit qu'on y devoit aller, car les tables y étoient mises.

Lors monta Lion les dégrés, & Bras après lui, & vinrent devant la Reine Cloriande qui leur demanda d'où ils étoient & d'où ils venoient, & ils dirent qu'ils cherchoient leur pere & mere. Enfans, dit-elle, je vous prie que demeuriez avec moi : Dame, dit Lion, nous le ferons volontiers : Lors dit la Dame, vous avez manière d'être vaillant fils & lui demanda comment il avoit nom : Dame, dit-il

j'ai nom Lion : Lion dit-elle, je vous fais mon dépensier, mon enfant, dit-elle à Bras; comment est votre nom, Dame dit-il, on m'appele Bras. Vous viendrez, dit-elle, tous les jours avec moi à l'Église & servirez Dieu, car je vois que c'est votre état. Dame dit-il, je ferai tout ce qu'il vous plaira. Lors ils furent une espace de temps, mais ils couvinrent qu'ils en partissent; car le Comte de Glocester manda à la Reine qu'il la vouloit avoir en mariage : mais Cloriande ne voulut consentir. Lors le Comte fit semondre son armée, & fit assiéger Bavierre, la Reine se défendit long-temps; mais le Comte y fut tant qu'il y avoit faute de vivres dans la Ville, & eurent les pauvres gens grand défaut. Quand Lion vit cela, il commanda aux pauvres gens qu'ils vinssent à la Cour, & qu'il leur donneroit beaucoup de bien; mais avant qu'on vint à table, Lion donna aux pauvres pain & vin, rôt & tout ce qui étoit préparé pour le dîner, dont les Cuisiniers se courroucèrent fort & machinoient des trahisons contre lui.

Adonc vint un qui étoit Cuisinier de la Reine, qui ne croyoit pas enn Dieu, il dit à Lion qu'il vouloit réduire sa Maîtresse en pauvreté, & qu'on ne devoit donner pour Dieu que le menu reliefs; & que Dieu étoit assez riche : Mais Lion dit que Dieu en rendroit deux fois autant. Qu'ai-je affaire de ton Dieu dit le tyran ? je ne croirai en lui non plus qu'en un chien. Quand Lion ouit ces paroles, il tira son couteau & frappa le Tyran par le côté, tant qu'il s'enfuit en criant à sa Dame, & lui dit que si elle le tenoit longuement, elle en seroit marrie & qu'il vouloit affamer la Cité, & qu'il l'avoit vendue, pource faisoit-ils tels dégats des biens de la Cour, qu'il les avoit

donnés aux habitans de la Ville, & qu'elle ni toute ſa Cour n'avoient rien à dîner.

Adonc la Reine fut dolente, ſi manda Bras, & lui dit que ſon frere vouloit trahir la Ville en affamant la Cour, dont ſi ce n'étoit pour l'amour de vous, je le ferois mourir à cette heure : dès ici je vous bannis de ma Cour tous deux, & qu'incontinent vous ſortirez de la Ville, où je vous ferai mourir. Elle les fit mener au Comte de Glocester, dont Lion fut dolent quand il l'entendit ; mais il ne s'en ôſa excuſer. Lors le Tyran mena les deux freres hors de la Ville avec huit autres : Mais ils n'allerent pas loin que le Tyran penſa courir ſur Lion, mais il tira ſon couteau & tua le tyran, ils ſe défendirent contre les cinq autres ; tant qu'il vint un Chevalier Anglois marchant droit à lui, Bras s'écria diſant : Venez nous aider contre ces mauvais Allemands ; puis mena les deux enfans au Comte de Glocester, lequel leur demanda leur état ; ils lui dirent ce qu'ils en ſavoient. Alors il demanda à Bras ce que c'étoit qu'il portoit en ſon ſac, il lui dit que c'étoit un bras : puis demanda d'où il venoit ; & il lui dit qu'il ne ſavoit. Lors le Comte ſe ſouvint d'Héleine ; mais il ne ſavoit que penſer. Or dirons de la Reine Cloriande qui fut fort honteuſe pour ſes gens qui n'avoient rien à manger ; tandis qu'elle y penſoit, il vint un des Cuiſiniers qui dit que chacun s'en alla ſeoir, & que toutes les broches étoient pleines de rôts, qu'il y avoit des biens plus en la Cuiſine deux fois que Lion n'en avoit donné. Quand la Reine ouit ces paroles elle fut ébahie, en remercia Dieu dévôtement, & vit bien qu'elle avoit mauvaiſement chaſſé Lion & ſon frere : diſant que ſi elle avoit jamais Lion qu'elle le feroit Roi. Et depuis fut fort ramoindrie, la vitaille par la Cité, & les pauvres

gens regrettoient fort Lion, pleurant tendrement, qui leur étoit si bon aumônier : lors convint à la Dame rendre la Cité & s'accorda au Comte & lui cria merci : Il la mena à Londres pour faire les nôces, la reconnut la Dame les deux enfans, leur donna de beaux dons, & pria le Comte qu'il les aimât, & il avoit bien raison ; car ils étoient trois hoirs du pays.

Ainsi furent à Londres les deux enfans l'espace de six mois, puis s'en partirent pour cause que Cloriande prit à aimer Lion, & le manda en sa chambre privement : Lion y alla, & lui dit la Dame : je vous vois bel enfant, tant gracieux & fort plaisant, que je vous veux prendre à moi. Quand Lion l'entendit il mua son semblant ; & le cacha à la Dame : mais de cette nuitée que je vous dis : Lion prit congé du Comte, & lui dit : Comte de Glocester, nous vous avons servis, or nous est nécessaire de partir ; car nous avons grand besoin d'aller en une autre terre : si vous prions que vous nous donniez congé : & le Comte dit à votre commandement ; & leur fit donner or & argent, & donna à Lion un riche manteau qui étoit fort beau, & le lendemain matin, Lion se leva & s'en alla porter aux pauvres de Londres tout l'or & l'argent que le Comte lui avoit donné, & n'en tint ni maille ni denier. Alors se partirent de Londres lui & son frere : Lion alloit à cheval & Bras alloit à pied, & vinrent au port où ils trouvèrent un bateau, ils entrèrent dedans, & tant naviguèrent qu'ils vinrent au Port de Boulogne, & là y avoit guerre ; car le Comte de Flandres qu'on nommoit Athenor, assiégea la Cité de Boulogne. Et alors le Chêtelain de Boulogne, avoit pris sur mer bataille contre la gent Sarrasine : par un vendredi, Lion s'en alla offrir au Châtelain, lequel le fit Chevalier, & Bras aussi,

lesquels vinrent à l'encontre d'Athenor; qui d'un coup tomba à renvers; & dit Lion, faux méchant, nous prétends-tu détruire? lors il haussa son épée, & frappa le Turc par telle vertu qu'il lui coupa le bras dont il tenoit son écu & l'abattit à terre, jetta tant de sang qu'il en mourut. Lion fut aussi-tôt attaqué de tous côtés cruellement, & Bras son frere s'y portoit vaillamment, & aussi firent tous les Chrétiens, & firent tant qu'ils reprirent le Châtelain, que les Turcs emmenoient, dont Lion eut telle joie qu'il se mit si avant entre les autres, qu'il vint au Maître étendart qu'il tua par terre. Après la victoire remportée les deux enfans vinrent à Amiens, où étoit malade l'Evêque d'Amiens, & l'étoit venu voir l'Archevêque de Tours en Touraine: les enfans l'ouïrent dire & y allèrent, & prièrent l'Archevêque qu'il les baptisât, lequel leur demanda d'où ils étoient, & ils dirent qu'ils ne savoient. Alors l'Archevêque demanda à Bras, qu'est-ce que c'est que ce Bras? ils lui contèrent toute leur aventure, dont il fut émerveillé; & Bras eut nom Brice; l'Archevêque nomma Lion, & lui donna son nom, qui fut Martin.

Là demeurèrent avec leur Parain, tant que l'Evêque d'Amiens fut en point. Lors l'Archevêque se partit d'Amiens, retourna à Tours & fit son Secrétaire Brice, & Martin son Bouteillier, lequel donnoit tous les jours beaucoup pour Dieu, dont le menu peuple prioit Dieu pour lui: Brice alloit avec l'Archevêque à l'Eglise prier Dieu.



Comme Heleine se partit de Nantes en Bretagne & vint demeurer en Touraine.

LA noble Reine Héleine qui étoit en une grande pauvreté, alloit quêtant l'aumône à Nantes, & se partit à cause que c'étoit des Sarrasins, & demanda à son hôtesse en quel lieu on croyoit en Dieu. Et son hôtesse lui dit : qu'à Tours en Touraine, ils tenoient la Loi de Jesus-Chist, & Héleine y alla.

Or est Héleine venue à Tours & ne savoit où logeoient les pauvres pour Dieu, & il y avoit coquins, truans & gens de plusieurs lieux, & demandoient logis pour Dieu, & on lui octroya. Lors un coquin pour ce qu'elle lui sembloit belle, dit qu'elle seroit à lui en cette nuit. Adonc elle fut ébahie, & dit que non feroit, mais il lui dit que son excuse ne lui serviroit de rien, qu'il la connoissoit bien & qu'il l'avoit vu ailleurs. Lors elle commença à pleurer, & dit en soi-même ; vrai Dieu ; voici la pauvre Reine. Lors se retira vers l'hôtesse qui en eut pitié, & la mena coucher avec elle ; le lendemain elle lui dit qu'elle allât à la Cour & que l'Aumonier donnoit de l'argent aux pauvres, & Héleine s'y en alla. Quand ce vint aux dîner, elle alla vers la Cour où il y avoit grande quantité de pauvres auxquels Martin donnoit l'aumône ; mais Héleine étoit honteuse, & se mettoit derriere les autres ; Brice qui s'appuyoit aux fenêtres vit la Dame qui n'avoit qu'une main, il se remémora de sa mere, & vint à son frere, & lui dit : Frere : voyez-là cette femme qui est la derniere, elle n'a qu'une main ; il semble qu'il n'y a pas long-temps qu'elle ait appris de faire ainsi ; je vous prie qu'au nom de notre Mere qui n'a qu'une main où elle puisse

être, que vous lui donniez de l'argent, & Martin dit qu'il le feroit. Lors interrogea la Dame & lui demanda d'où elle étoit, & elle lui dit qu'elle n'étoit pas de loin, & puis n'en dit pas plus. Martin en la regardant, tout le sang lui mua, mais il ne savoit dequoi, & lui dit qu'elle vint tous les jours, & qu'elle auroit double aumône au nom de Dieu; & elle le remercia, & elle vint comme il lui avoit commandé.

Comme Antoine & Amaury, qui étoient partis d'Angleterre conquirent Bordeaux, ensuite Gironde, puis vinrent à Tours & connurent les deux enfans

NOus reviendrons à Antoine, Henri & Amaury d'Écosse, qui étoient partis d'Angleterre pour chercher Héleine, & vinrent à Bourdeaux sur Gironde, qui étoit Satrasine, & étoit Seigneur le Roi Roboastres Si assiégerent & mirent les tentes devant Bourdeaux, puis Henri demanda à ses gens, qui vouloit aller parler à Roboastres pour avoir bataille, mais nul n'osa y entrer, sinon le Roi d'Écosse qui y alla & dit à Roboastres, que le Roi Henri lui mandoit qu'il reniât son Dieu & sa Loi, ou il auroit bataille, Lors dit Roboastres, combien de combattans sont-ils? & Amaury dit: quarante mille. Et Roboastres dit; qu'autant en livreroit au moins, si plus n'étoit, & Amaury lui accorda: puis il se partit de la Cité, & dix Compagnons qu'il avoit amenés avec lui, mais Roboastres les fit conduire par trente de ses gens, qui croyoient les nôtres tuer avant qu'ils fussent ès tentes. Quand Roboastres sut ce que ses gens avoient fait, il fut dolent, & dit que les Chrétiens le tiendroient pour traître: il les fit prendre & les

envoya à Henri pour en faire telle justice qu'il lui plairoit. & Henri répondit qu'on les menât au Roi Roboastres, & qu'il ne lui en sauroit mal gré : mais s'eu étoit loyalement acquité ; lors furent les trentes ramenés. Quand Roboastres les vit il jura qu'il en feroit justice, & fit faire un échaffaut sur les carneaux, qui étoient si haut que les Chrétiens les voyoit & on leur fit trancher la tête. Le lendemain commença la bataille de part & d'autre, & pendant qu'on batailloit le Roi Amaury sortit du bois avec ses gens & vinrent à la porte de la Cité, & tuerent les portiers tant qu'ils furent Maîtres des portes, puis mirent la baniere d'Angleterre sur les murs, dont les nouvelles furent incontinent en l'ost des Sarrasins. Quand Roboastres le sut, il fit sonner la retraite pour venir vers la Ville, mais nos gens les suivoient si bien qu'ils ne savoient où fuire ; car la Ville étoit fermée pour eux : si se rendirent & dirent qu'ils vouloient croire en Dieu : & que leur Foi ne valoit rien.

Alors entrerent en la Cité, & le Roi Roboastres se fit baptiser avec plusieurs de ses gens, & pource qu'il avoit tué des Chrétiens, & qu'il avoit tant coûté avant qu'on le put avoir : on lui mit nom Constant.

Quand tout fut fait, nos gens s'en voulurent aller Mais le Roi Constant jura qu'il iroit avec eux. Adonc s'en allerent à Tours en Touraine: & quand l'Évêque ouit parler qu'ils venoient, il alla au-devant avec tout ses gens, & aussi Brice & Martin pour aller au-devant de leur pere, c'est à-dire Antoine & Henri ; mais ils n'en savoient rien, & aussi leur Pere ne les connoissoit point, & allerent une lieue au-devant des Princes.

Lors firent les uns aux autres grande révérences,

& l'Évêque leur demanda d'où ils venoient, & Henri conta à l'Évêque toute leur aventure, & comme ils quéroient Héleine & ses deux enfans, s'il en seroit rien savoir, & l'Évêque dit que non. Lors Héleine vit son pere & son mari entre ses deux enfans, & dit. Hélas ! il me doit bien ennuyer quand je vois deux Rois, l'un est mon pere & l'autre mon mari & me cherchent pour me faire brûler. Lors Héleine tomba pâmée; mais on crut que c'étoit de la presse, si la relevèrent les gens, puis s'en alla doucement en son Hôtel, & se coucha sur son lit, lors vinrent les Princes à la Cour où on but, fit grandchere & on leur mit les tables pour dîner, & Martin qui trouva tout près à la cuisine, vint à la porte, & distribua toutes les viandes aux pauvres. Héleine n'y fut pas, de peur qu'on ne la connut, & dit qu'elle étoit malade, dont son Hôtesse la voulut mettre dehors, pource qu'elle n'alloit pas quérir l'aumône, & dit que pour néant elle n'avoit le poingt coupé, & qu'elle n'étoit pas bonne, parcequ'elle avoit peur d'être connue d'aucun dont elle se doutoit, & Héleine dit doucement que non avoit, qu'elle étoit malade, & qu'elle n'y pouvoit aller. Alors aucuns de la Cour virent grande merveille, & vinrent criant à Martin, vous nous deshonorez bien; car vous avez tout donné, que dira Monseigneur & les Princes? Martin dit qu'on avoit assez, mais il ne leur suffisoit pas, il y en eut un qui courut à l'Évêque, & lui dit; Monseigneur, Martin vous fera aujourd'hui telle honte & deshonneur, que jamais ne le saurez recouvrir, car les bélîtres & coquins de la Ville ont eu toutes les viandes dequoi on devoit servir les Princes; & n'est demeuré un seul morceau: l'Évêque fut ébahie, si manda Martin, & lui dit: si c'étoit sa guise de servir les bélîtres

du meilleur avant son Maître : Oui, Monseigneur, dit Martin, car Dieu est plus grand & plus riche que tous ceux de votre Cour, & pourtant doit-il être servi de nous avant notre mesure, & le relief que vous ne pouvez pas manger vous le donnez aux pauvres pour Dieu, & ce doit être aux chiens, & ne plaît à Dieu : l'Évêque fut étonné, & ne sut que dire fors qu'il dit si ce n'étoit pour les Seigneurs qui sont ici venus, je n'en dirois rien. Alors vint un valet de cuisine courant, qui dit à l'Évêque : Monseigneur, faites asseoir vos gens, les broches sont toutes pleines & y a tant de biens en la cuisine qu'on ne sauroit où poser son pied.

Quand l'Évêque l'ouit, il regarda Martin & commença à pleurer, louant Dieu dévôtement, & lui dit : tu me sers, & je dois te servir. Adonc commença Martin à aller avec Brice, pour faire chacun seoir : & Henri avoit toujours l'œil sur les deux enfans. Alors demanda Antoine à l'Évêque qui étoient ces deux jeunes jouvenceaux qui servoient à table, & l'Évêque lui conta ce qu'il en savoit. Lors Henri demanda ce que c'étoit en ce coussinet que Brice portoit à son côté, l'Évêque dit que c'étoit une main. Hélas ! où l'a-t il prise, dit le Roi ? je ne sais, dit l'Évêque, mais il l'a apportée de son vivant. Lors Le Roi commença à changer de couleur, appella Brice, & lui demanda mon enfant, quelle chose portez-vous en ce coussin ? Monseigneur dit Brice, à vous n'est pas besoin de le savoir : mon fils, dit Henri, veuillez-le moi montrer, mais il n'en voulut rien faire tant que chacun lui eut promis qu'on lui rendroit, chacun jura qu'oui. Lors prit le bras de sa mere Héleine, & le développa d'une piéce de drap du manteau d'Héleine que le Comte de Glocester fit couper pour lui envelopper,

aussi-tôt que le Roi Antoine vit le drap, il s'écria, & dit à haute voix : voici ce que nous cherchions, voici la vêture à ma fille. Henri prit le bras, le vit, & connut l'anneau dont il épousa Héleine ; & dit, enfant, tu es mon fils, je suis celui qui t'engendra. Brice appella Martin & lui dit : Frere, voici notre Pere, réjouissons-nous. Les deux enfans allèrent embrasser leur Pere & menèrent grande joie, & eurent grande pitié de leur Mere qui n'y étoit pas Hélas ! Héleine n'étoit pas loin ; mais elle croyoit qu'on la cherchoit pour la faire mourir, dont elle s'en alla & fut plus de douze ans avant qu'on l'eût trouvée. Adonc Brice pria qu'on lui dit d'où venoit ce bras, son Pere lui conta tout le fait de sa Mere & du Comte comme il luicoupa, & des Messagers & de la Niéce du Comte qui fût brûlée pour les sauver & leur mere, & du bateau où ils furent mis. Quand Brice eut ce oui ; il jura que jamais n'arrêteroit qu'il n'eût pris vengeance du Comte, qui avoit chassé sa mere hors de sa terre. Adonc dit Henri, le Comte n'a point de coulpe, mais a fait loyalement ; ce fut par trahison de ma mere. Il ne m'en chaut, dit Brice, avant que de croire telle chose, il devoit lui-même aller à Rome pour savoir la vérité, & jamais n'arrêterai tant que j'ai été à Londres pour m'en venger. Lors Henri se courrouça, & dit que le Comte étoit loyal & qu'il n'entendoit que tort lui fut fait. Brice lui promit, mais ce fut à grande peine. Lors Henri écrivit une lettre & la donna à son fils, & lui dit : mon fils, quand tu voudras aller à Londres, salue le Comte & lui donne cette lettre, & si voici trois sceaux, dont l'un est le mien, l'autre à ta mere, & le tiers est contrefait, dont la trahison est faite, tu lui diras qu'il les fasse fondre, qu'il en fasse un Crucifix

& le mettre en l'Église en l'honneur de Dieu, qu'il soit en garde de ta mere où elle soit, & nous menerons ton frere avec nous.

Comme Brice alla en Angleterre & comme un Crucifix de trois sceaux fit miracle.

OR nous parlerons de Brice qui vouloit aller en Angleterre.; mais l'Évêque ne lui voulut donner congé s'il ne laissoit le bras qu'il portoit. Quand Brice vit cela il laissa le bras, il se mit en mer & vint à Londres, où il trouva le Comte & Cloriande sa femme, laquelle lui fit grande chere, & lui demanda comme Lion se portoit. il dit : bien, Dieu merci: qu'ils étoient baptisés, qu'ils avoient nom Brice & son frere Martin, & avoient trouvés leur pere, mais leur mere ne savoit où elle étoit. Adonc dit Brice; si ce n'étoit le serment que j'ai fait, celui qui chassa notre mere hors de son pays, il l'amendroit en sa chair. Quand le Comte l'ouit il se leva & demanda qui il étoit qui le menaçoit. Adonc Brice donna les Lettres & le sceau de son pere au Comte. Quand le Comte vit le Sceau il ne s'y fia pas, il ouvrit les Lettres & les lut; quand il les eût lû il s'écria à ses gens; faisons fête à cet enfant; car c'est le droit héritier d'Angleterre, & lui cria merci de ce qu'il avoit méfait à sa mere. Brice le prit par la main & lui pardonna, puis prit les trois Sceaux, & les donna au Comte, & vit que le Roi demandoit qu'on les fondît pour en faire un Crucifix à l'Église. Et quand le Comte les tint, il manda un orfévre pour les fondre; mais le sceau de la mere ne voulut fondre; & il convint le mettre hors. Adonc mit-on d'autre argent pour accroître le Crucifix; mais l'argent se fondoit par lui,

& par la grace de Dieu, les deux Sceaux tellement multiplièrent que le Crucifix fut aussi grand qu'un homme, lequel fit depuis un beau miracle & parla à un jeune homme qui avoit fiancé une fille en un siége devant ledit Crucifix & ému sa volonté plus à plein, puis en fut las & n'en voulut plus, & jura devant le Crucifix; que onc ne l'avoit fiancée. Adonc parla le Crucifix, qui avoit le visage sur dextre, il se tourna à senestre.

Or disons du Comte de Glocester, qui n'en vouloit donner le Royaume d'Angleterre à Brice comme droit héritier; mais il ne le voulut prendre, ainsi retourna à son frere, & le Comte dit qu'il iroit avec lui voir Martin. Lors vinrent ensemble & fit au Comte bonne chere, lors le Comte connut le bras avec l'anneau, lequel étoit aussi frais que le jour qu'on lui coupa.

Comme nos gens assiégerent Jerusalem, & le Roi Constant qui fut pris du Roi Priam d'Escalogne; & comme Saint Georges les vint délivrer.

ADonc nous reviendrons aux Rois qui vont en Jérusalem, & le Roi d'icelle nommé Ardembourc avoit une belle fille à l'âge de seize ans, laquelle avoit nom plaisance & croyoit en Dieu, mais elle n'étoit pas baptisée: & étoit mariée au Roi Priam qui étoit Seigneur d'Escalogne, assez près de Jérusalem. Advint que le Roi Constant s'en alla ébattre aux champs au-dessus de l'ost & fut trop avant; car il fut trouvé du Roi Priam qui chevauchoit sur la frontiere avec grand nombre de Sarrasins qui coururent sus au Roi Constant, & fut pris & mené à

Escalogne, dont nos gens furent dolens quand ils le furent.

Quand Priam vint à Escalogne; il mena grande joie & dit à sa femme, Dame j'ai pris un des Chrétiens, que plut à Mahon que votre pere le tint. Si é, dit Plaisance, il l'aura toujours bien, nous le garderons : Dame, dit il, faites-le emprisonner, & y prenez bien garde; car c'est un Roi Chrétien. Sire, dit-elle, ne vous en souciez, il sera bien gardé, lors elle fit mener Constant en prison dont elle étoit garde des clefs & elle alla lui parler le plutôt qu'elle put & lui demanda la loi de Dieu, & lui dit qu'elle vouloit se faire baptiser. Constant lui dit : si vous me voulez aider à sortir d'ici, je vous ferai baptiser; & lui dit qu'elle y pensoit. Alors se partit, & depuis elle emmenoit souvent Constant dîner avec elle, & parloient de Dieu ensemble, si bien qu'elle demanda à Constant s'il étoit marié, & lui dit que non; elle lui dit qu'elle savoit une femme pour lui, & qu'elle le prendroit pour mari : j'aime bien ton Dieu, & toi. Ah ! Madame, dit-il, je suis à votre merci. Alors se leva & la baisa, là eut parfaite amitié d'elle & furent cinq six jours ensemble en grande joie & tant qu'il eut élargissement, mais ce ne fut pas pour longtemps, car un des Chambellans du Roi : nommé Mardoch s'en apperçut un jour que Priam alloit dehors, & étoit déjà parti, il courut après si fort qu'il l'attrappa & dit au Roi : Sire, vous êtes bien abusé, car Madame a enclos un Chrétien avec elle en sa chambre. Quand Priam l'ouit, il s'en retourna tout court & dit à ses gens qu'ils l'attendissent un peu, qu'il reviendroit incontinent. Alors entra en la ville avec Mardoch, fit raser sa barbe, se vêtit en guise de femme, prit une épée dessous sa robe,

heurta à la porte de sa chambre & plaisance étoit avec Constant, & gisoient bras à bras, si sortirent hors tous deux effrayés; car ils reconnurent bien le Roi au heuret, & la Dame vint ouvrir l'huis; & fit semblant qu'elle ne le connut point, & lui dit, que voulez-vous ? ce n'est pas là la maniè.e de heurter ainsi à ma chambre. Lors le Roi entra dedans & dit : Putain, où est ton Putacier, que tu as ici enclos ? La Dame dit, je n'en ai point : tu ments, dit le Roi. Et il entra par la courtine & trouva le Roi Constant, il haussa son épée pour le frapper, mais il atteignit la courtine, qui para le coup.

Adonc sortit Constant sus & le tua ; puis lui & Plaisance le jetterent par la fenêtre en la riviere & là furent en émoi comme ils le feroient. Alors se partit Plaisance & ne se revirent l'un l'autre de douze ans. Or demanda Constant tout seul. Mardoch entra dedans la chambre, quand il vit le Roi Constant, il s'écria à ses gens ; & Constant se mit en défense par telle vertu qu'il en tua trois, mais il fut enclos que force ne lui put valoir.

Adonc S. Georges le vint secourir, & là furent occis tous les Payens. Et lors S. Georges mena le Roi Constant hors d'Escalogne, & le conduisit près de Jérusalem, puis s'évanouit. Et Constant revint aux tentes de Jérusalem où on lui fit grande chere, & on mena grande joie : là il conta toutes ses aventures, dont chacun remercia Dieu.

Comme la Reine Plaisance arriva à Rome, & comme son fils fut emblé, puis vint demeurer à Grasses en Lombardie.

PArlons maintenant de Plaisance, qui se partit d'Escalogne, comme celle qui pensoit que le Roi mit en mer, fut trouver le Pape pour qu'il la baptisât

puis la femme d'un Sénateur nommé Jaceram, la retira en sa maison, où elle eut un enfant mâle, dont ledit Jaceram fut le Parrain ; il l'aimoit fort pour sa grande beauté, & ne savoit comment s'y prendre pour l'avoir à son plaisir. Il pensa qu'il l'auroit pour femme en empoisonnant la sienne, ce qu'il fit, dont elle mourut ; mais on crut que c'étoit de sa belle mort : puis vint une nuit en la chambre où Plaisance étoit avec sa nourrice, enleva l'enfant & donna ordre à un valet de le porter en la forêt, de lui en apporter le cœur, lui promettant de lui donner autant d'or fin. Quand le valet l'ouit, il dit qu'il le feroit volontiers. Alors le valet prit l'enfant & le porta bien avant dans la forêt ; mais avant qu'il fut au lieu où il devoit aller, il rencontra des voleurs & brigands qui le tuèrent. Il étoit vêtu d'un Jaceram qu'ils lui dévêtirent & lui prirent trente florins qu'il avoit sur lui, puis se consultèrent pour savoir ce qu'ils feroient de l'enfant, l'un dit qu'on le laisseroit là, l'autre dit, je ne veux pas, je l'envelopperai dans ce Jaceram de peur que les bêtes ne lui fassent mal. Or laissèrent l'enfant & entrèrent dans le bois pour partager le butin ; mais celui qui avoit les florins ? les vouloit celer, ils furent trouvés sur lui, dont s'il n'eût été le neveu de leur chef ils l'eussent tué ; mais seulement l'eût mis en chartre ; & ce fut par lui que le Roi Constant sut depuis comme ledit enfant fut délaissé au bois ; car il fut par la suite pris & mis en chartre avec celui qui vouloit céler les florins. Et Plaisance s'en alla de Rome & vint demeurer à Grasses.



Comme le Roi Clovis de France, qu'on nommoit Gaule, trouva l'enfant en la forêt : & comme Dieu envoya l'écu d'azur à trois fleurs de Lys d'or, & eut victoire contre le Roi Heurtaut.

FAut parler maintenant de Clovis Roi de France, que pour lors on appelloit Gaule. En ce temps étoit Sarrasine, & ledit Clovis vint en Lombardie, & assiégea Grasses qu'on nommoit Plaisance, dont un nommé Heurtaut en étoit Roi. Clovis approchant vers Rome passa vers la forêt où étoit l'enfant, & l'entendant pleurer, il tira droit à la voie ; si-tôt que l'enfant le vit, il se prit à rire,ce qui fit dire au Roi : mon enfant, maudit soit la mere qui t'a mis ici.

Il appella ses gens pour enlever l'enfant, & dit qu'on lui trouveroit une nourrice, qu'il le feroit garder, puis demanda comme on le nommeroit. Sire, dit un Chevalier, cela est facile à faire, & comme il a été trouvé enveloppé dans un Jaceram il en doit porter le nom : & le Roi dit, ce nom ne lui peut-être changé, car son droit nom sera Jaceram. Alors revint devers la cité de Grasses,où le Roi dudit endroit avoit fait venir tant de Sarrasins, que la Ville en étoit toute remplie. Un jour ils firent une sortie, mais ils étoient bien dix contre un des Gaules. Quand Clovis vit qu'ils étoiens en si grand nombre, ce lui eût été honte de fuir ; car il étoit le plus hardi qui fût au monde. Il lui vint en pensée que si le Dieu qu'adoroit sa femme lui pouvoit aider en cette occasion, qu'il renonceroit à Mahom. Puis regarda vers le Ciel, & dit : J'ai, Seigneur, Dieu, tant oui parler de ta puissance, & que tu es vrai Dieu,je te prie que j'aie en ce jour victoire contre mes ennemis, &je promets

que je me ferai baptiser en ta loi, & serai vrai Chrétien. Tout aussi-tôt un Ange lui apporta l'écu d'azur à trois fleurs de Lyts d'or, & dit à Clovis : Dieu te mande que tu porte cet écu en son nom, & tu auras victoire sur les Sarrasins.

Quand Clovis l'ouit il eut grande joie, & mit son écu bas qui étoit d'azur à trois crapauds d'or ; il prit les armes de Dieu, & courut chevauchant parmi son ost, donnant courage à ses gens, dont chacun vit grande merveille de cet écu. Il leur dit que le Dieu des Chrétiens lui avoit envoyé, & que celui qui croiroit en lui auroit victoire. Lors les Payens vinrent en si grand nombre qu'ils formoient trente batailles, & chaque bataille de trente mille hommes. Quand Clovis les vit venir, il dit à ses gens, n'ayez peur, & croyez fermement à celui qui m'a envoyé cet écu, & il vous aidera : alors il brocha son cheval & baissa sa lance, puis frappa sur les Sarrasins par telle vertu que ce qu'il atteignoit il le renversoit à terre, & ses gens le suivoient de près, si-bien que chacun abbattoit le sien. Mais Clovis se mit si avant qu'il fut enclos des Sarrasins, ils lui tuèrent son cheval & frappoient dessus lui fortement ; mais ils perdoient leurs peines.

Et après qu'il fut remonté à cheval enfonça la bataille de telle sorte, qu'il défit deux de ces batailles & le Roi Heurtaut se mit en fuite du côté de la ville de Grasses, dolent de ce qu'il étoit vaincu, maugréant contre Mahom & toute sa puissance, jurant qu'il s'en vengeroit ; il s'en vint au Palais, fit ouvrir le trésor où son Dieu Mahom étoit de fin or, ainsi que ses autres Dieux, & jura qu'il n'y auroit Mahom, Tarvagaut, ni Appollon qu'il ne jettât par terre, disant qu'ils n'avoient non plus de puissance

que les chiens : en disant cela il haussa son épée & les frappa parmi le front, leur coupant les bras, têtes & pieds, & les jetta par terre, disant : Ah ! Mahomet tu m'as bien failli au besoin, & si tu ne me fais avoir vengeance, jamais je ne croirai en toi. En effet il s'en vengea, dont ce fut grande pitié, car peu-après il prit Amaury d'Ecosse & le fit mourir en croix, comme vous verrez ci après.

Or est Heurtaut bien dolent de sa défaite, & le Roi Clovis revenu sain & sauf sans avoir perdu un homme. Alors il vit bien que c'étoit un miracle : & cria à ses gens nous devons bien croire au Dieu des Chrétiens qui nous a envoyé cet écu, qui nous à rendu la bataille saine & franche sans avoir perdu un seul homme, puisque j'ai nouvelles armes, je veux que le nom de Gaules soit chengé en celui de France, nouvelles armes, nouveau nom ; ses gens en furent d'accord : puis levèrent le siége pour retourner en France. Le Roi fit porter Jaceram avec sa nourrice à la Reine Clotilde, & ce fut alors que Clovis donna le nom à Paris, parcequ'il étoit sans pareil. La Dame fut joyeuse de ce que la Loi de Dieu étoit exaltée, & s'en allèrent à Rheims pour se faire baptiser, car alors la France étoit Sarrasine.

Comme la Reine Héleine partit de Tours pour aller à Rome, où elle tomba malade & fut à l'Hôpital, où étoit Plaisante, & de Satan qui entreprit de faire renier Dieu à Martin.

REvenons à présent à Héleine qui s'en allla de Tours, pour cause qu'elle ouit dire que les Chrétiens avoient été défaits en Syrie, & que son Pere, & son Mari étoient morts, & qu'on les avoit appor-

tés à Rome, dont elle eut douleur au cœur, & dit qu'elle iroit. Lors se mit en chemin, passa par la Lombardie & de-là à Grasses, où il y avoit une rue habitée par les Chrétiens qui payoient tribut : il y avoit un Hôpital où Plaisance étoit, & en étoit Dame. Là vint la Reine Héleine fort fatiguée & malade, bref qu'il fallut la confesser, & conta toute son aventure.

Quand le Chapelain l'eut entendue, il lui porta grand honneur, & lui dit : Dame, vous êtes celle que la mere trahit, & que les vilains hommes ont tant cherchée ! Pere, dit-elle, ne dites mot, car je le dis en confession. Non, dit le Chapelain. Dame, vous n'êtes pas seule ici, car il y a encore une autre Reine. Lors il la quitta, & rencontra Plaisance à qui il dit : Madame, ayez soin de cette Dame, car c'est la femme d'un grand Seigneur. Quand elle l'entendit, elle s'efforça de la servir & la veilloit toutes les nuits, car elle fut en grand danger de mort, mais elle revint en bon point, puis se firent confidence l'une à l'autre, & conterent leurs aventures : Héleine étoit si belle pour un bon traitement qu'elle eut que c'étoit plaisir de la regarder.

Quand elle se trouva en état de marcher, elle se sauva par un trou en une ruelle, & au plutôt qu'elle put sortir de la ville & prit le chemin de Rome. Or s'en va Héleine sans parler à la Reine Plaisance, dont bien lui en déplut, car de sept ans ne la revit. Mais Héleine chemina tant qu'elle arriva à Rome, & vint au Palais où le Pape Clément son Oncle étoit monté à Cheval pour aller ébattre. Héleine entra & lui demanda l'aumône pour Dieu ; & le Pape vit qu'elle n'avoit qu'une main, il se souvint de sa Niéce : & pensa un peu ; puis lui dit : ma fille, je voudrois bien

parler à vous. Pere, je ferai tout ce qu'il vous plaira. Lors le Pape descendit, il fit venir Héleine & lui demanda d'où elle étoit: Pere, dit-elle, je suis de Tours en Touraine. Comment perdis-tu cette main? Elle lui dit: ce fut des meurtriers qui me menerent dans un bois, & me vouloient avoir par force, & quand l'un d'eux vit qu'il ne pouvoit jouir de moi, tira son épée pour me tuer, je levai le bras pour parer le coup, & il me le coupa, alors je fis un cri si haut que des gens qui passoient m'entendirent & accoururent pour me sécourir.

Hélas! dit le Pape en soi-même, n'est-ce pas ma Niéce? Fille, dit-il, n'as-tu nulle part oui parler d'une Dame qui avoit nom Héleine, laquelle n'a qu'un bras comme toi? elle répondit, oui, car elle a demeuré dix ans à Tours en la maison de ma mere, mais elle s'en alla pour cause que son Pere & Henri d'Angleterre son mari vinrent à Tours, qui la cherchoient pour la faire mourir sans sujet: car elle me conta comme elle se sauva de chez son pere & vint en Angleterre où Henri la trouva, & comme le Comte de Glocester par ordre d'Henri lui fit couper un bras puis la fit brûler; cependant il lui avoit fait entendre qu'il l'aimoit mieux qu'aucune créature qui soit au monde, dont il me semble que c'étoit trahison Fille, dit le Pape, la trahison ne vient pas d'Henri & ne sais-tu d'où elle vient? Non, dit-elle. Hé-bien dit le S. Pere, pour l'amour de ma niéce dont tu m'as parlé, je t'octroye ma maison & ta subsistance en ma cour. Sire, je ne veux autre logement que celui de dessous les dégrés du Palais, & avoir du menu relief de votre table pour vivre. Fille, ta requête n'est pas grande, fais ce qu'il te plaira Alors Héleine se logea dessous l'escalier du Palais sur un peu de paille, où

toutes les fois que le Pape descendoit du Palais, il alloit deviser avec elle. Hélas! il ne savoit pas que ce fût sa Niéce. Hors Héleine est à Rome, & Henri devant Jerusalem, leurs enfans à Tours. Je vous dirai dequoi l'ennemi s'avisa, comme Martin couchoit au dortoir où il y avoit beaucoup de dégrés & qu'il venoit tous les jours à Matines, il dit qu'il lui feroit renier son Dieu; en effet, il vint un peu devant minuit semer des pois sur les dégrés pour faire tomber Martin. Peu après on sonna Matines, & Martin se leva pour y aller, & chaussa une botine parcequ'il faisoit froid, puis vint pour descendre; mais aussi-tôt qu'il eut mis le pied sur le premier où second dégré, il tomba du haut en bas & se fracassa tout le corps, se fit une grande plaie à la tête, & fut long-temps sans parler, il dit en soi-même: Dieu soit loué, car cela m'est arrivé à son service. Puis remonta l'escalier du mieux qu'il put & entra dans sa chambre, ayant tout le visage en sang, se jetta sur le lit, & commença à dire: Jesus-Christ, vous avez plus souffert pour moi que je ne souffrirai jamais; puis s'endormit. Alors Marie-Magdeleine & Sainte Anne apportèrent une boëte pleine d'onguent & Notre-Dame ouvrit la boëte & mit de l'oignement en la plaie de Martin, le mettoit si doucement qu'il lui sembloit bon; il lui happa la boëte & l'ôta des maius de Ste. Anne & de Notre-Dame: Martin dit, il est bon, & si je me blesse encore il me viendra bien à point. Les Dames laisserent la boëte à Martin & s'évanouirent. Alors Martin s'éveilla la boëte en la main & se trouva tout sain, dont il remercia Dieu. Et Satan pensoit qu'il blasphêmoit con-Dieu, comme font la plupart des libertins, vagabons & autres de mauvaise vie.

Comme Jerusalem fut conquise, puis le Royaume d'Escalogne & celui d'Acre.

ICi nous parlerons de nos quatre Rois qui sont devant Jerusalem, où ils ont resté dix mois, & peu conquis; car la Cité étoit bien forte & bien défendue, & ne l'eussent point si-tôt prise, si ce n'eut été l'orgueil du Roi d'Ardembourch, lequel dit que c'étoit une grande faute de se laisser tant enclore des Chrétiens, qu'il les feroit déloger. Lors fit prendre les armes à tous ceux qui les pouvoient porter, & laissa pour garder la Ville le moins qu'il put par raison; mais ordonna que les femmes fussent sur les murs pour jetter pierres si besoin étoit. Lors nos gens vinrent vers la Cité, sonnerent trompettes & buccines, & commencèrent à s'armer & firent quatre batailles. Henri alla au-devant, Antoine après, Constant le tiers, Amaury d'Ecosse dit qu'il les laisseroit; & qu'il iroit vers le mont d'Olivier, s'il plaisoit au Roi Henri, ce qu'il lui accorda, & fit sagement. Lors les Chrétiens & Sarrasins vinrent l'un contre l'autre, & commença la bataille: Antoine & Henri frappoient sur les Sarrasins à toute outrance, & Ardembourch d'autre part frappoit sur nos gens d'un dard d'acier, duquel il tua plusieurs Chrétiens; car il étoit plus animé que ne sont les Lions en leur plus grande furie, dont Antoine eut grand dépit, il prit une lance en sa main, vint courant contre lui si roidement qu'il le rua par terre; mais il tenoit toujours son dard dont il se défendoit. Les Payens vinrent qui le secoururent. Amaury étoit vers le mont d'Olivier cendant qu'on batailloit, il cria à ses gens: Enfant à l'assaut, la Ville est à nous qui m'aime me

ſuive. Lors ſauta dans les foſſés monta à l'eſcalade, & ouvrit la porte; & quand nos gens qui étoient aux foſſés apperçurent la porte ouverte, ils entrèrent dedans. Là fut Amaury ſecouru, il monta aux remparts, & mit la bannière d'Angleterre ſur les murs. Quand le Roi Ardembourch vit cela il fut fort dolent, & fit ſonner la retraite pour revenir vers la ville, mais rien n'y gagna. nos gens les preſſoient ſi fort qu'ils ne ſavoient où fuir.

Lors il s'écria à Mahom. & dit, que s'il ne leur aidoit il le tueroit, mais ce ne lui valut rien, car ils l'euſſent occis. Lors il ſe rendit à rançon & dit qu'il croiroit en Dieu, dont nos gens furent joyeux, prirent le Roi à merci & tous ceux qui voulurent croire en Dieu. Le lendemain le Roi Ardembourch dit qu'il vouloit être baptiſé, il demanda comme avoit nom celui qui avoit pris la Cité, & qu'il vouloit avoir ſon nom comme le plus beau qui fut au monde. On lui dit qu'il avoit nom Amaury. Lors fut baptiſé & ceux qui en Dieu vouloient croire. Les autres on les mit à mort, puis nos gens furent voir le Saint Sépulchre. Le Roi Ardembourch leur ouvrit le lieu où étoient les joyaux & leur livra la clef. Là furent un mois pour ſe repoſer, au bout duquel, Henri dit qu'il vouloit partir. Et Ardembourch fut rétabli Roi de Syrie comme devant, lequel promit qu'il ſeroit bon Chrétien, ce qui fut vrai; & nos gens partirent pour aller vers Eſcalogne, conquirent la Cité & tout le Royaume. Ce fait, le Roi Conſtant dit, que jamais n'arrèteroit juſqu'à ce qu'il eut trouvé Plaiſance où ſçu ſi elle étoit morte ou vivante. Lors ſe mirent en chemin & vinrent vers Acre, qui eſt un Royaume preſque imprenable.

Comme le Roi Constant vint à Rome, & du traître Sénateur qui fut pendu : & comme le Roi Constant fut pris par des meurtriers.

LE Roi Constant chevaucha tant qu'il arriva à Rome, vint au Pape & le salua. Le Pape lui demanda qui il étoit ; il lui conta son état & comme Antoine, Henri & Amauri avoient conquis Jerusalem dont le Pape fut joyeux, & lui fit grand honneur & le mena au Palais ; mais pource qu'il ne faisoit bonne chere, le Pape lui demanda quelle chose il falloit. Pere, dit Constant, je vous le dirai. Lors il lui parla de Plaisance, & comme il eut son amour, puis comme étant enceinte elle s'en alla de la chambre, où il demeura seul combattant contre les Turcs, ensuite comme S. Georges le vint secourir tant que les Sarrasins furent tous morts, & après me dit que ladite Dame étoit enceinte d'un fils, & que je ne la reverrois de douze ans, dont je suis bien dolent ; encore ai-je juré que jamais n'arrêterai que je ne l'aie trouvée, s'il plaît à Dieu. C'est pourquoi, je vous prie ; si vous avez oui nouvelles que vous me l'appreniez. Constant, dit le Pape, la Dame que vous cherchez a été ici & me vint demander Baptême, & moi-même l'ai baptisée, puis demeurer chez un ancien Sénateur nommé Jaceram dont peu après sa femme mourut, & voulut avoir Plaisance en mariage ; mais elle ne le voulut pas : quand il vit cela il pensa l'avoir à force la nuit en sa chambre, mais Dieu y fit miracle, car on l'aveugla & lui prit un mal de pieds & de jambes tellement qu'il ne pouvoit se soutenir : cependant Plaisance accoucha d'un fils & ne sçut ce que l'enfant devint ; car on lui enleva, dont Plaisance eut un tel chagrin

qu'elle s'en alla on ne ſait où, ſinon qu'on m'a dit qu'elle prit ſon chemin vers Graſſes, en Lombardie. Quand Conſtant eut tout entendu il mena grand deuil pour ſa femme & pour ſon enfant ; il demanda ſi le Sénateur vivoit encore : le Pape lui dit qu'oui, il demanda à le voir, lequel vint ſur une mule devant le Pape : Et quand Conſtant le vit tout le ſang lui frémit, & s'écria : Ah ! faux traître, tu es celui qui Madame as chaſſée, & ne ſais ſi elle eſt morte ou non, de plus tu as détruit mon enfant & je te le veux prouver ſur le champ de bataille contre tel champion que tu voudras prendre Quand le maître Sénateur l'entendit tourna les yeux en la tête, & entra en une telle rage qu'il tira ſon couteau & le jetta à Conſtant, lequel démarcha un pas & le couteau tomba en la poitrine d'un Chambellan du Pape & le tua, dont le pere fut dolent, & commanda qu'on fit ce qui convenoit de faire. Quand il vit qu'on le menoit mourir, il confeſſa comme il enleva l'enfant & le fit porter en la forêt par un de ſes valets pour le tuer ; mais ne ſçut depuis ce que le valet ni l'enfant devinrent ; & qu'enſuite crut avoir la Dame par force, mais qu'il fut puni comme deſſus eſt dit Quand les Juges l'eurent oui parler, ils le condamnerent à être pendu & traîné comme un meurtrier, & encore avoit-il pis fait ; car il avoit fait brûler la Nourrice à laquelle il avoit enlevé l'enfant, l'accuſant de l'avoir fait mourir.

Enſuite le Roi prit congé du Pape & partit de Rome lui trentième pour aller à Graſſes, il paſſa par la forêt où ſon fils fut porté & fut rencontré de cinquante meurtriers leſquels coururent ſur lui & tuèrent tpur ſes gens, puis prirent le Roi & le menerent an château où ces brigands ſe retiroient, qui

étoient bien au nombre de cinq cent. Là fut mis le Roi en chartre avec le neveux du Capitaine, qui y fut mis pour les florins du valet qui avoit ordre de faire mourir l'enfant & lui-même fut mis à mort. Quand le Roi se vit là avec ledit neveu, il lui demanda qui il étoit, il lui répondit qu'il étoit de Bourdeaux sur Girande; il lui demanda aussi pourquoi il avoit été mis là; alors il lui conta comme le Sénateur envoya l'enfant par un valet dans le bois pour l'occir, mais celui qui le portoit fut rencontré de moi & de mes compagnons, & fut mis à mort. Je lui pris son argent, & pourceque je le voulois nier, j'ai été mis ici. Quand le Roi l'entendit parle du Sénateur & de l'enfant, le cœur lui mua, & dit que l'enfant étoit à lui puis se prit à pleurer. Et quand l'autre le vit pleurer il lui demanda à son tour d'où il étoit : il lui dit : je suis Roi de Bourdeaux. Ah! Sire, êtes-vous celui qu'on nomme Roboastres? ce fut mon premier nom, dit le Roi; mais depuis je me suis fait baptiser & ai pris le nom de constant. Lors, dit-il, vous êtes mon Seigneur; car je fus né à Bourdeaux sur Gironde, & vous promets si nous pouvons sortir d'ici, que jamais je ne vous quitterai. Hélas! dit le Roi, cela me paroît bien difficile, car je crains fort qu'on nous fasse mourir.

Comme Antoine Henri & Amaury allèrent délivrer Rome des Sarrasins, & comme Héleine vint demeurer à Tours: puis comme Grasses fut assiégée.

OR dirons du Roi Antoine & du Roi Henri qui ont conquis Acre, & y veulent couronner Amaury, Roi d'Ecosse pour garder le pays; mais il dit qu'il n'en feroit rien avant qu'ils eussent trouvé Héleine. Ils allèrent donc au secours de Rome, &

désirent les Sarrasins, dont le Pape en fut joyeux, & vint en remercier les trois Rois, & les fêtoya bien, puis les invita de venir en son Palais, & partit devant pour les recevoir. Quand il fut descendu de cheval il appella Héleine, & lui dit qu'Antoine & Henri viendroient tantôt, qu'ils avoient grand desir de trouver Héleine, & qu'elle leur dit ce qu'elle en savoit, que cela leur feroit plaisir.

Alors Héleine lui dit, Pere, s'ils savoient où elle est, la feroient-ils mourir ? Non, dit le Pape, elle ne l'a pas mérité, ils la cherchent pour lui faire du bien & lui rendre autant d'honneur comme elle a eu pour eux de pauvreté : elle lui promit qu'elle leur en diroit la pure vérité. Puis la Dame Héleine se retira sous les dégrés du Palais, où elle avoit assez long-temps démeuré pensa en elle-même que le Pape lui avoit dit cela pour la mieux tromper, & qu'elle ne les attendroit pas, mais qu'elle en laisseroit l'enseigne au Palais. Aussi-tôt écrivit une lettre conçue en ces termes :

„ Moi Héleine, laquelle ai demeuré sept ans sous » le Palais du Pape Clément mon Oncle, me re» commande humblement à Antoine mon pere, & „ à Henri mon mari, lesquels me cherchent pour me faire mourir faussement ; car je n'ai pas mérité la » mort, cependant je vous fais savoir que vous ne „ me trouverez pas ; mais n'ayez doute de moi ; „ car j'aurai toujours la vertu en partage, & quoi» qu'en pauvreté je n'userai jamais mal de mon » corps ; & serai toujours femme sage, tant qu'il » plaira à Dieu ».

Puis ferma la lettre & la mit sur un créneau en la chambre, sortit de Rome, & retourna demeurer à Grasses avec Plaisance à l'Hôpital où elle avoit

déjà demeuré, & y resta jusqu'à ce qu'elle ouït parler du siége de ladite Ville. Alors Héleine revint à Tours en Touraine, & y resta tant que son mari & ses deux enfans la trouvèrent Martin lui mit le bras par miracle aussi sain comme il étoit auparavant.

Or laissons Héleine jusqu'à ce qu'il soit temps d'en parler : disons comme Antoine, Henri & Amaury entrèrent à Rome, & demandèrent au Pape le lieu où étoit la femme qui connoissoit Héleine. Le Pape dit qu'il les y meneroit. Quand ils furent descendus, il dit : allez voir sous les dégrés du Palais, elle y demeure depuis sept ans. Antoine se hâta d'y aller il vit une lettre qui étoit sur un créneau, la prit & la montra au Pape & à Henri, qui furent tous ébahis. Alors les Rois dirent au Pape, ouvrez cette Lettre: & quand il la voulut ouvrir il ne put. Il la donna à Henri, qui aussi-tôt qu'il la tint, l'ouvrit, & furent encore plus surpris que devant, lors on la lut tout haut ; mais quand ils entendirent que c'étoit Héleine qui avoit demeuré là, ils se prirent à pleurer en tordant leurs mains & tirant leurs cheveux piteusement.

Puis Antoine & Henri s'écrièrent contre le Pape, disant qu'il valoit moins qu'un chien, d'avoir laissé sa propre Niéce croupir sur la terre près de lui comme une bête. Le Pape fut bien dolent, & dit qu'il n'en savoit rien, & qu'elle ne voulut se déclarer à lui, & que jamais n'avoit vu sa Niéce ni ne la connoissoit pas. Lors Antoine dit à Henri & à Amaury, qu'il vouloit aller chercher Héleine. Quand le Pape l'ouït, il leur dit : Enfans, je vous prie de ce faire, d'assaillir le Roi Heurtaut; car si vous le laissez derriere, Rome sera par lui détruite.

Amaury dit, que très-volontiers ils iroient. Je vous en prie, dit le Roi, car le cœur me dit que je

l'occirai comme son frere l'Amiral. Antoine & Henri se prirent à rire & dirent, puisqu'il le veut, faut lui accorder. Incontinent mirent le siège devant Grasses, où Constant étoit en prison en la Tour des voleurs, mais ne savoit pas que sa mort approchât : lorsqu'ils furent à Grasses, ils dressèrent leurs tentes & s'y logèrent ; & les ennemis se préparent. Aussi-tôt les Sarrasins sonnèrent trompettes & buccines, alors le Roi Heurtaut vint sur les murs & jura qu'il iroit aider aux Chrétiens à faire leur logis, & le disoit par mocquerie, car il étoit partie adverse, faux & mauvais Sarrasin. Là, assembla quantité de Payens, & sortit hors les portes de la Ville avec ses gens, & les nôtres vinrent contr'eux ; là commença la bataille si âprement que les Sarrasins furent mis en déroute & déconfits ; le Roi Heurtaut s'en retourna en jurant contre son Dieu Mahom ; & nos gens revinrent en leurs tentes, & y furent long-temps faisant maints grands assauts qui peu leur valurent ; car la Cité étoit bien fermée de quatre gros murs l'un devant l'autre, & Heurtaut étoit si orgueilleux & si fort, que ce qu'il atteignoit il le renversoit par terre.

Comme le Roi Amaury fut crucifié, & de la mort du Roi Heurtaut, & comme la Citè fut prise & donnée à Plaisance avec le Royaume.

JE vous dirai ce qui arriva au noble Roi Amaury dont fut pitié. Amaury s'en alla par un matin ébattre au-dessus de l'armée pour prendre un peu l'air car le temps étoit beau & serein ; si-bien qu'il trouva un beau verger qui lui plut très-fort, il descendit de son cheval & le lia, puis entra dans ledit verger, où il s'assit accablé par le sommeil ; car il avoit

fait le guet la nuit devant, & étoit fort fatigué, il se coucha & s'endormit; mais par malheur pour lui il y avoit des Sarrasins sur une montagne qui le virent, ils coururent dire à Heurtaut qu'il y avoit un Chevalier tout seul dans ce verger qui sembloit être homme de grande renommée. Le Roi fit sonner d'ouvrir la porte & fit sortir quatre cent Payens, puis commanda qu'on lui amenât le Chrétien, ils dirent qu'ils le feroient : Lors vinrent vers le lieu où étoit Amaury qui dormoit, leur bruit l'éveilla & les vit venir, il monta sur son cheval, & gagna une hauteur qui étoit près de-là. Quand il vit les Payens si fort approcher, il sonna de son cornet de telle force qu'Antoine, qui étoit sous sa tente l'entendit il demanda où étoit Amaury, & on lui dit par où on l'avoit vu aller; il y avoit déjà du temps qu'il regardoit la hauteur que les Payens avoient assiégé où Amaury d'Écosse se défendoit vaillamment. Lors Antoine s'écria, qui m'aime me suive. Incontinent piquerent leurs chevaux & coururent à toute force & par tel courage sur les Payens qu'il y en eut trois cent de tués & les autres se mirent en fuite : Henri fut surpris de voir Amaury qui, quand il vit les Payens fuir, dit suivons les, car ils ne peuvent échapper. Lors brocha son cheval, pensant qu'on le suivoit, mais on n'en savoit rien; le Roi Antoine & le Roi Henri le demandoient par tout; on leur dit qu'il suivoit les Sarrasins en les frappant au dos. Incontinent frappèrent des éperons pour aller après Amaury, lui criant : Amaury, retournez-vous, vous allez trop avant; mais Amaury ne les entendoit pas, & les suivoit toujours de si près en les frappant, qu'il entra pèle-mêle avec eux dans la Cité devant que nos gens y puissent être. Et quand il fut dedans ils

fermèrent

fermèrent la porte & furent enclos dedans, & nos gens étoient aux portes qui disoient : Amaury, ta grande hardiesse te sera abréger tes jours. Lors par grand courage assaillirent la ville de toutes parts & y firent un grand assaut qui dura long-temps, mais si bien se défendirent qu'ils ne purent y entrer. Or est Amaury enclos dans la Cité de Grasses dont il est dolent, & fut mené devant le Roi Heurtaut, qui quand il le vit, lui demanda qui il étoit; Amaury lui dit : je suis Amaury Roi d'Ecosse. Quand le Roi Heurtaut l'entendit, tout le sang lui mua, & dit : tu es donc celui qui occit mon frere l'Amiral de Palerme & conquit Jerusalem, & te fit lever à fer de lances sur les murs ? Amaury dit, je ne conquis pas la Cité ; mais je suis entré le premier dedans, & je fus aussi le premier qui entra dans le vaisseau de l'Amiral ton frere, qui du premier coup que je lui portai tomba mort : & si j'eusse été secouru un peu plutôt je t'en eusse fait autant, si tu n'eusse renoncé à tes Dieux qui ne valent rien. Quand le Roi Heurtaut l'entendit ainsi parler il pensa tout vif enrager, & dit : ôtez-moi ce chien de Chrétien de devant moi & le jettez dedans la chartre, car il a le Diable au corps qui le fait parler.

Voilà donc Amaury enchaîné bien étroitement & mené en une prison, & le Roi Peurtaut s'en alla coucher sans boire ni manger, puis le matin fit amener par-devant lui Amaury, & quand il le vit, il l'intérogea, & lui dit : tu es le plus hardi Chrétien que jamais Mahomet fit naître de mere, cependant si tu veux laisser ta Loi & renier ton Dieu qui mourut si honteusement en Croix, & croire en mes quatres Dieux qui sont si nobles; car quand je reçus la grande perte devant Grasses, contre le noble & puissant Roi

de France Clovis, j'avois cependant dix hommes contre un, dont j'eus grand deuil, & quand je revins il n'y eut Mahon, Tavergant ni Appollon que je ne misse par terre; or ai-je recouvert à la fin : mais si tu veux croire en eux, je te pardonne la mort de mon frere l'Amiral, dont me tient fort au cœur, & si tu n'y crois, je te ferai mourir. Lors Amaury dit crois-tu me veux faire adorer, je laisserai mon Dieu qui tu me veux faire adorer, je laisserai mon Dieu qui m'a racheté de son précieux sang, & fut allaité de la Vierge Marie, Non, certes.

Quand Heurtaut l'entendit, il fit charpenter une Croix de bois, & dit : je te ferai mourir en tourmens, car tu seras crucifié par les pieds & par les mains ainsi que fut ton Dieu. Quand Amaury se vit ainsi jugé, il leva les mains au Ciel, & reclama Dieu en le priant qu'il eut pitié de son ame, & qu'il voulut aider Antoine & Henri de fuir la guerre & prendre la Cité, afin que quand je serai mort ils puissent mettre mon corps en terre sainte; je rends mon ame à mon Dieu En achevant ces mots vint un Tyran, qui dit à Heurtaut : Sire, la Croix est faite, où vous plaît-il qu'elle soit plantée ? Heurtaut dit qu'il vouloit qu'elle fut plantée au milieu du marché, afin qu'on la puisse voir. Là fut Amaury mené & cloué sur la Croix, dont la douleur lui redoubla, car peu s'en fallut que le cœur ne lui faillir.

Lors la Croix fut levée & plantée en terre, & le mirent tout au milieu du marché, & Amaury étoit en haut, là s'affoiblissoit & prioit Dieu que par sa grace il voulut recevoir son ame, & qu'il prenoit la mort en gré, disant qu'il n'appartenoit pas de le faire mourir comme on fit Notre-Seigneur Jesus-Christ en Croix, qu'il auroit mieux aimé mourir autrement &

avoir plus grand tourment : mais Heurtaut voulut qu'il mourut ainsi pour faire à Dieu plus grand dépit, & le voyant dans les souffrances, il lui cria : Amaury, tu es mis en Croix ; mais si tu veux renoncer à ton Dieu & ta Loi, j'ai des Médecins pour te guérir, or crois à Mahon, Tarvagant, Jupiter & Apollon le grand, je te ferai déclouer, de gens & de terres te ferai possesseur, dont nul homme ne te pourra contredire. Alors Amaury le regarde & dit, chien, que tu sois de Dieu maudit. Aussi-tôt Dieu démontra un beau miracle, car Heurtaut tomba mort à terre, & noir comme un charbon, puis son corps fut mis au néant. Lors un de ses neveux qui étoit présent dit que ce Chrétien l'avoit enchanté, il prit une lance & alla frapper Amaury au cœur ; & lorsqu'il retira sa lance, il sortit du sang qui dégouta sur lui & sur trente Sarrasins, qui sur l'heure devinrent tous enragés & plus noires que mûres, l'un étrangloit l'autre, ils couroient par la Ville comme bêtes féroces, dévorant femmes & enfans.

Quand Amaury fut mort, plusieurs prirent son corps & le traînèrent dans la rue des Chrétiens en l'Hôpital, où ils le laissèrent & mireut à mort tous les Chrétiens, sans épargner les enfans, excepté sept Dames de l'Hôpital seulement, qui furent mises en chartres en grands tourmens & pauvretés, du nombre desquelles étoit Plaisance, qui depuis eut Constant pour mari, & Grasses eut nom Plaisance, ainsi que vous entendrez ci-après ; si Dieu sauve les Rois Henri & Antoine, qui sont très dolens de ce qu'Amaury étoit enclos dans la Ville. Hélas ! ils ne savoient pas qu'il fut mort ; mais Henri & Antoine jurerent que jamais ne leveroient le siége tant qu'ils eussent pris la Cité & délivré Amaury : mais hélas ! il étoit trop

tard. Par un ſamedi on cria l'aſſaut, & la Cité fut de toutes parts aſſaillie de telle manière que par échelles & par rompre les murs fut la première forteresse conquiſe, & les Sarraſins tués & chaſſés en la ſeconde.

Lors nos gens ſe logèrent dedans avec leurs tentes & le lundi ſuivant on livra an ſecond aſſaut, qui fut très-cruel, tant qu'il y parut ; car le ſecond mur fut abattu environ 1 heure de midi, & nos gens ſe logèrent dedans avec leurs tentes, & y reſtèrent juſqu'au mardi que recommença l'aſſaut, puis la Cité fut conquiſe, & mirent à mort tous ceux qui ne ſe vouloient convertir. Et quand tout fut fait, Antoine & Henri envoyerent rompre les priſons pour avoir Amaury, mais ils ne le trouverent point.

Lors un Payen converti leur dit, comme Amaury étoit mort & qu'on l'avoit crucifié, & puis traîné à l'Hôpital des Chrétiens, & qu'en dépit de lui les ſept Dames de l'Hôpital furent miſes en une chartre, mais qu'il ne ſavoit ſi elles étoient mortes ou non.

Quand Ansoine & Henri ſurent qu'Amaury étoit mort ſi ignominieuſement, ils s'écrièrent piteuſement & tombèrent à terre, ſe tirant les cheveux & ſe déſeſpéroient, dont ce fut ſi grande pitié de les voir que nul ne peut la raconter ſans pleurer.

Après ce deuil Antoine & Henry dirent qu'on les menât où il étoit, & on les y mena. Ils le firent enterrer honorablement, puis allèrent aux priſons où les Dames étoient, & les trouvèrent en grande pauvreté, mais elles étoient encore en vie, ils le mirent dehors & leur demanderent d'où elles étoient ; ce fut Plaiſance qui parla la première, & dit qu'elle étoit fille d'Ardembourch Roi de Jeruſalem, & avoit été femme du Roi Priam d'Eſcalogne, lequel avoit pris le Roi Conſtant de Bourdeaux, auquel j'octroyai mon

amour, & fut grosse de lui d'un enfant qu'on appelloit Jaceram, & pour l'amour de moi, le Roi Constant occit le Roi Priam & fut assailli de Sarrasins en ma chambre, parquoi je ne sçais s'il est mort ou vif; car je le laissai là & m'enfuis d'Escalogne, puis me fit baptiser, & peu-après j'accouchai d'un beau fils, & y restai jusqu'à ce que je fus relevée: mais on enleva mon enfant; & ne sus ce qu'il devint, dont j'eus tel déplaisir que je partis de-là & vins en cette Cité, en laquelle je demeurai long-temps, parceque c'est une maison de Dieu, où les Chrétiens avoient recours. Dame, dit Henri, soyez la bien venue pour l'amour du Roi votre pere, lequel est baptisé, & porte le nom de celui-ci, qui est Amaury, il est bon de vous dire que Constant échappa d'Escalogne des mains des Sarrasins dont vous parlez; car Dieu envoya S. George qui lui aida, & les Payens furent occis & lui dit qu'il ne vous trouveroit point tant que j'aie trouvé la Reine Héleine, je vous prie que si vous en savez quelque nouvelle de me le dire.

Lors elle leur dit comme Héleine étant malade vint en cet endroit, puis s'en alla à Rome où elle demeura sept ans, au bout desquels & pour doute de vous, elle revint pour la seconde fois en cette Ville, & y resta jusqu'à ce qu'elle ouit parler du siége, puis s'en alla & ne sais où.

Quand Antoine & Henri l'entendirent ainsi parler d'Héleine, ils furent joyeux: mais il leur déplaisoit de ne savoir où elle étoit allée: là fut Plaisance reconnue des deux Rois, qui resterent sept semaines en la Cité: mais avant trois jours ils ouirent dire comme Heuttaut mourut à la priere d'Amaury.

Ce qui fit croire qu'il étoit saint homme ; on édifia une Église en son nom au lieu où il avoit été crucifié. Alors on demanda des ouvriers, qui compassèrent le milieu du marché où la Croix fut plantée, pour le lendemain commencer la fondation; mais pendant la nuit Dieu y opéra si bien que quand les ouvriers vinrent, l'Église se trouva parfaite de toutes choses, tant de cloches que de clochers, & dix Chapelles, dix Autels tous étoffés de tables & d'ornemens; sur le grand Autel étoit posé le corps de St. Amaury, & la Croix étoit demeurée à l'Hôpital, & sans qu'on vît personne ni au clocher ni à l'Eglise, commença la meilleure sonnerie que jamais fut ouie, dont chacun fut étonné, on y courut de toutes parts, même les Rois qui étoient dans Grasses allerent voir le prodige que Dieu avoit opéré,

Lors ils s'agenouillèrent devant le corps de Saint Amaury, en louant Dieu de la bonté qu'il avoit fait voir pour lui, & firent faire une chasse d'or & d'argent où fut mis le corps de Saint Amaury, lequel fit tant de miracles que la foi de Dieu fut exaltée en Lombardie, & dans les environs du pays, tellement que chacun se faisoit baptiser. & quand nos gens voulurent partir ils tinrent tout ouvert à tout le monde & firent grand honneur à la Dame Plaisance, qui en étoit Reine : & le Pape Clément se trouva à cette Fête, qui y fut mandé pour voir l'Église.

Puis Antoine & Henri furent en la Mahomerie où les Idoles étoient, là n'y eût Mahon, Tarvagant, ni Apollon que tout fut confondu & répartit à leur gens, & prirent le saint Cierge de devant Mahon; qui avoit toujours brûlé depuis que Jesus-Christ fut, & qui brûlera tant que le monde durera, & fut l'un des quatre Cierges que l'Ange apporta quand notre

Seigneur fut né en Nazareth, pendant que Saint Joseph étoit allé quérir du feu, & les deux autres sont à la Mecque devant la fierté de Mahomet, & la quatrième est à Arras;& Antoine envoya celui de Grasses à Constantinople en une Eglise qui depuis fut mise bas,& rétablie de nouveau tout de fin albâtre,piliers & tours, elle fut dédiée en l'honneur de Sainte Sophie, fille du Roi Antoine, & propre sœur d'Héleine, devant qui les Cierges furent posés; à la Mecque ils brûloient, aussi sont-ils toujours brûlant sans consumer.

Comme nos gens partirent de la Cité de Plaisance, & vinrent en Flandres, laquelle étoit Sarrasine, & comme elle fut conquise, & de la mort du Géant.

Après que toutes les cérémonies furent faites,nos gens partirent de la Cité, & la Dame Plaisance prit congé du Pape qui la bénit & recommanda à Dieu, puis se mirent en mer, & firent voile pour venir en Flandres, qui pour lors étoit Sarrasine, & vinrent à l'Ecluse, où ils prirent terre, de là vinrent à Bruges pour attaquer le Roi Mordin, qui étoit Seigneur du pays, lequel saillit sur nos gens rudement, la bataille fut si grande que le Roi Henri fut prisonnier, & là fut quatre mois tout entier, dont le Roi Antoine fut dolent, & assiégea Bruges; il se souvint que l'Evêque de Tours leur avoit promis qu'il leur ameneroit les deux enfans avec grand secours quand besoin en seroit.

Il écrivit des Lettres & les envoya à Tours; quand l'Evêque & Martin ouïrent parler qu'Henri leur pere étoit en grand danger, l'Evêque manda des gens de toutes parts, il en vint bien au nombre de

quinze mille qui se mirent en chemin pour aller à Bruges.

A leur arrivée Antoine leur fit grande chere, & leur conta comme Henri avoit été fait prisonnier, dont ils furent bien dolens, & jurerent qu'ils le délivreroient où ils perdroient la vie.

Le lendemain matin on cria à l'assaut, & la Ville fut assaillie de toutes parts, mais on n'y put rien conquêter; car la Cité étoit bien fortifiée d'eau & de murs; mais elle étoit plus petite qu'elle n'est maintenant. On sonna la retraite, & ils vinrent en leurs tentes. Lors vint un Messager qui dit que les vivres leur manquoient, mais qu'ils y pourvoiroient; car dit-il, il y a un Château à cinq lieues de Tournai sur le chemin de Bruges, dont un Payen est Seigneur, qu'on nomme Malostru, il est court & gros, & n'a que trois pieds de haut; mais jamais homme ne monta mieux cheval, ni tira mieux l'arc que lui : un jour fut que le Seigneur de l'Isle qu'on nommoit Bernicle & Malostru étoient ensemble, & déroboient les vivres qu'on amenoit de Tournay à l'ost, & quand nos gens le surent ils partirent & allèrent avec Martin passèrent la riviere & assiégèrent le Château.

Lors Malostru & Bernicle sortirent nos gens; là commença la bataille de part & d'autre : Malostru fit tant de mal alors de son trait & ne le pouvoit-on avoir car il avoit un cheval fort expert & chevauchoit si bien que quand on le croyoit d'un côté il étoit de l'autre ils ne pouvoient l'atteindre; mais l'Evêque s'y porta avec tant de valeur qu'il fit fuir Bernicle, mais il le poursuivit de si près qu'il le prit. Lors les Sarrasins commencêrent à reculer, & Martin les harceloit de telle sorte que la bataille fut rompue.

Quand Malostru vit que la perte tournoit de son côté

il se mit à fuir vers son fort Château, mais il ne le pouvoit gagner comme il auroit voulu, parceque ses gens qui fuyoient devant lui qui l'embarrassoient. Martin apperçut Malostru parmi les Sarrasins qui fuyoit pour échapper, il mit sa lance en arrêt, brocha son cheval, fendit la presse & vint à Malostru, à qui il porta un tel coup de lance, qu'il l'abbattit mort à terre, puis tira son épée & frappa sur les Payens à toute force, & nos gens de leur côté les chassoient si fort qu'ils ne savoient où fuir : Martin & ses gens vinrent au Château & le conquirent; la Bernicle se voulut convertir & fut baptisé avec plusieurs autres. Comme Malostru étoit mort, & qu'il étoit si fort, si court, l'Evèque & Martin voulurent que le Château portât le nom de Courtrai ; c'est le même qui existe encore aujourd'hui.

Lors se partirent de là, & vinrent au Château de Bernicle, qui depuis eut nom Beuz, lieu auquel Martin tua depuis le Géant, & ensuite conquit le pays qui étoit alors Sarrasin : & Bernicle rendit le Château à l'Evêque, & Martin mit à mort tous ceux qui ne se voulurent faire baptiser.

Ensuite l'Evêque & Martin avec leurs gens s'en retournèrent. && rendirent tout à Bernicle, puis furent joindre l'armée du Roi Antoine, qui quand il les vit leur fit grande chere. Henri ne savoit rien de ce que ses deux enfans étoient venus pour le secourir, car il étoit dans une étroite prison bien chagrin, & prioit Dieu qu'il le voulut mettre hors de cet endroit

Alors vint un Ange du Ciel qui dit à Henri, Dieu te mande de ne point te déconforter, car tes deux enfans sont venus avec l'Evêque qui te délivreront bien-tôt d'ici, & te commande que tu retournes vers Tours en Touraine, & là tu y trouveras Héleine ;

mais ce ne sera pas si-tôt, car tu souffriras beaucoup de peine avant que les Sarrasins te rendent ; puis l'ange disparut. Henri demeura seul & fort joyeux de ce qu'il trouva Héleine, & nos gens étoient devant la Ville, qui jurèrent que jamais ne retourneroient qu'ils n'eussent pris la Cité & délivré Henri de prison.

Après qu'Henri fut délivré des prisons de Bruges nos gens partirent, c'est-à-savoir : le Roi Antoine le Roi Henri, l'Evêque de Tours, Martin & Brice, & Morant qui les mena eux & leurs gens jusqu'à la Tour du Géant, qui étoit une forte place, étant enclose d'eau & de murs, & n'y pouvoit entrer d'un côté que quatre hommes de front : Lors dresserent leurs tentes & se logèrent dessous. Quand le Géant les vit, il jura Mahon qu'il les feroit déloger.

Or il y avoit en ce Château où le Géant se tenoit trois issues, dont l'une étoit vers le pays du Hainaut, l'autre du côté de Cambray, & le troisieme devers Naples, qui maintenant est appellée Arras : Lors un Géant vint par une des issues avec un peu de ses gens par derriere, dont les nôtres furent bien ébahis, & là leur fit grand dommage ; car nul n'osoit approcher de lui tant il étoit grand & fort. Quand il leur sembla bon ils rentrèrent par leur issue d'où ils étoient sortis ; tellement que nos gens ne surent ce qu'ils devinrent, Puis le lendemain reparurent d'un autre côté, de sorte que nos gens ne savoient de quel côté se garder, car ils vinrent de toutes parts & de jours & de nuit, aux vêpres & au matin, tellement qu'Henri dit qu'il vouloit s'en retourner, & qu'il aimoit mieux aller chercher Héleine : que de plus demeurer là, qu'il voyoit bien que ce Château étoit imprenable, & le Géant trop bien fortifié ; car on ne sais par où il

fait ses sorties, & disparoît à nos yeux comme par enchantement, & par ainsi il nous peut grever.

Quand Morant l'ouit ainsi parler, il se jetta à genoux, disant : cher Sire, si vous partez d'ici, je serai détruit moi & mon pays ; mais qu'il vous plaise demeurer à je vous promets que je saurai par où il faut entrer ou je mourrai en la peine moi & mes gens. Ce qui fit qu'Antoine, l'Evêque Martin & Brice prièrent Henri qu'il demeura, & il leur accorda.

Aussi-tôt vint un valet courant, qui dit que le Géant étoit venu en l'ost. Incontinent Morant, Martin & Brice coururent sur les Sarrasins, tellement que nos gens les firent reculer jusqu'aux bois, mais Brice dit qu'on se retirât, parcequ'il étoit trop tard pour le suivre plus avant ; mais Morant dit qu'il les suivroit ou il mourroit ; & sauroit par où ils rentroient.

En disant cela, lui & ses gens rentrèrent dans le bois & perdit une partie de son monde, & aussi fit le Géant ; mais Morant prit plusieurs prisonniers dont puis leur furent très-utiles : quand le Géant vit qu'on le suivoit si avant, il vint en un chemin fort étroit & y fit passer tous ses gens d'armes pour garder l'entrée, jusqu'à ce qu'ils furent tous passés. Mais quand nos gens virent qu'il n'y avoit plus que le Géant ils reculèrent, car nul n'osoit approcher, & ne pouvoit passer, sinon par où le Géant étoit & y faisoit fort noir, ils se reculèrent du mieux qu'ils purent hors du bois & rentrèrent en l'ost un peu après minuit, puis se reposérent jusqu'au point du jour : & Morant amena sept prisonniers devant les Princes, & leur contu comme il avoit suivi les Sarrasins, dont chacun disoit qu'il avoit grande hardiesse. Alors on demanda aux prisonniers s'ils vouloient croire en Jesus-Christ ; mais il n'y en eut qu'un seul, & tous les autres furent mis à mort.

Et quand celui-ci vit que ses compagnons étoient morts, il dit qu'il donneroit certaine connoissance dont le Géant auroit lieu de s'en repentir. On lui demanda ce qui en étoit; & il leur dit la situation des issues. premierement qu'il y en avoit une du côté du Château de Cantin, où Melore son frere demeuroit & que par cet endroit entroient les vivres, la seconde étoit vers Naples, par où ils sortoient bien souvent & que la troisième pouvoit bien nuire: mais qu'ils se tinssent là. Quand Antoine & Henri l'eurent entendu ils furent bien joyeux, & incontinent partirent pour aller assiéger Cantin.

Là fut l'Evêque un temps, & Henri, Brice & Martin tinrent le premier siège, & le Roi Antoine & Morant tinrent le siége de Cantin où le Géant venoit fort souvent pour visiter son frere. Un jour qu'ils vinrent sur les murailles, ils virent les bannières de Flandres qui étoient sur les prés. Le Turc s'écria, & dit: Ah! Morant, fauv renié que tu es, me pense-tu mal faire? tu brasses pour toi un mauvais brouet; car si tu ne parts d'ici je te ferai détruire ainsi que tout ton pays, & si je te peux tenir, je te ferai écorcher & brûler tout vif en dépit de toi & de ton faux Dieu en qui tu crois.

Quand Morant l'entendit il fut grandement fâché, & commença à dire: J'ai renoncé ma Loi pour croire en vous, mon Dieu, je crois fermement que vous êtes le plus puissant de tous les Dieux, & que vous êtes aussi celui qui peut nous aider & sauver, ainsi je vous requiers qu'il vous plaise m'aider & me donner la force pour que je puisse détruire & mettre à mort le Géant. Lors Morant fit crier l'assaut & fit dresser des échelles pour monter, mais les murs étoient si hauts qu'on n'y pouvoit atteindre: car ceux de dedaes jettoient

tant de pierres sur nos gens qu'ils les renversoient au fond des fossés.

Et quand Morant vit que ses gens n'y pouvoient entrer : lui-même entra aux fossés & monta sur une échelle & cria à ses gens : Levez-moi au bout de vos lances ; mais ils ne le voulurent pas faire, & par grand courroux leur cria : si vous ne me levez je vous ferai trancher la tête à tous : car jamais vous ne mangerez pain que je n'aye livré bataille au Géant. Ses gens n'osèrent le refuser & le levèrent au bout de leurs lances. Quand les Payens le virent, ils dirent, il faut que ce Chrétien rit le Diable au corps.

Lors l'eussent abattu d'une grosse pierre qu'ils avoient prise contre les murs, si ce n'eût été que le Géant : Laissez-le monter, car c'est celui que je desire avoir. Et quand Morant fut en haut il empoigna les carneaux & sauta dans la Ville ; il vit le Géant, & lui cria à l'assaut, en disant : chien de Sarrasin, tu as mal fait quand tu as mal parlé de mon Dieu. Aussi tôt le Géant vint courant sur Morant avec un grand dard pour lui fendre la tête jusqu'aux pieds; mais devant qu'il eût lancé son coup, Morant lui coupa une cuisse, tellement que le Géant tomba de côté par terre, alors Morant lui dit : tes Dieux n'ont pas plus de puissance que des chiens ; en ce disant, il haussa son épée & lui coupa un bras.

Et quand Melore vit que son frere étoit mort, & que Morant avoit telle vertu, il dit que Mahon ne valoit pas un denier, & que le Dieu des Chrétiens étoit plus puissant; il vint à Morant & lui dit : je crois que ton Dieu est le plus puissant de tous, & je crois en lui.

Incontinent nos gens entrèrent dans le Château ; & un grand nombre de Payens se convertirent ; & ceux qui ne voulurent pas se faire baptiser furent mis à mort. Puis quand tout fut achevé on manda les nouvelles au Roi Henri, à ses deux enfans, & à l'Evêque qui étoit d'autre côté. Aussi-tôt vinrent tous bien joyeux à Cantin, & là firent grand honneur à Morant. Alors Melore demanda d'etre baptise au nom de Dieu, ce qui fut fait. Puis après que les convertis furent aussi baptisés, Melore dit qu'il meneroit nos gens par la Cité au Château de sou frere.

Alors nos gens furent dans le Chateau, & prirent chacun le sien ; qui aussi-tôt commencerent à crier : nous sommes trahis, mais peu leur valut ; car tous ceux qui ne voulurent croire en Dieu furent passes au fil de l'épée, puis conquirent la Tour.

Alors Morant pria qu'on lui donnât ladite Tour pour faire sa demeure, & on lui accorda parceque le Château étoit situé sur la riviere & son Eglise est encore à Douay, que l'on nomme Saint Morant & Saint Pierre de Cantin, il fit fonder ladite Eglise & vêcut toujours en bon Chrétien.





Comme nos gens partirent de Cantin & vinrent au Royaume d'Ecosse, & comme il fut conquis.

APrè que tout fut en bon état, nos gens partirent de Cantin & dudit Château qui étoit situé sur le bord de la riviere, & vinrent à l'Eclose, & dirent que jamais ne retourneroient tant qu'ils auroient maintes aventures. Ils furent tant par mer que le vent les mena en Ecosse, dont le Frere d'Amaury étoit Roi & avoit nom Gramaux, lequel avoit une sœur qui avoit nom Ludine, & avoit beaucoup d'ieclination pour notre Loi, mais elle n'en faisoit rien paroître, parceque son frere étoit Sarrasin, & par conséquent toute l'Ecosse etoit Sarrasin, & par conséquent toute l'Ecosse étoit Sarrasine. Lors nos gens des-

cendirent à terre & commencèrent à conquérir le pays.

Quand Gramaux le sut il cuida tout vif enrager, & manda Sarrasins de toutes parts pur lui aider ; mais nos gens firent si grande diligence qu'ils mirent le siége devant la Cité où Gramaux étoit avec tous ses gens.

Mais quand Gramaux sut qu'ils étoient si fort approchés ; il mena grand deuil, alors il commanda à tous ses gens de prendre les armes qu'ils allassent dessus les Chrétiens ; aussi-tôt on ouvrit les portes & Gramaux sortit avec ses gens.

Quand nos gens les virent venir ils les mirent en désarroi, & ordonnèrent leur bataille noblement : Brice & Martin dirent qu'ils vouloient mener l'avant-garde; mais Henri d'Angleterre leur Pere ne vouloit pas parceque qu'ils étoient trop jeunes, mais que tous deux iroient ; & vous deux irez avec l'Evêque votre Parrain, & qu'Antoine de Constantinople iroit après: & chacun en fut d'accord. Les batailles ainsi ordonnées on sonna trompettes & clairons, puis marchèrent en bon ordre les uns contre les autres, & commencèrent à crier Angleterre, & les Payens répondirent Narbonne. Alors la bataille commença de part & d'autre ; mais Henri qui alloit devant rompit la première bataille.

Aussi-tôt qu'Antoine ouit les nouvelles il vint & frappa sur les Payens par telle vertu qu'il renversa tout devant lui tant qu'il rejoignit Martin, lequel avoit grand besoin d'aide. Quand Martin le vit, il s'écria, je perdrai mon frere & mon Parrain, s'ils ne sont secourus; car le Roi Grammaux les fait emmener en la Cité. Et quand Antoine l'ouit, il fut fort dolent,

jura

jura qu'il les auroit où qu'il mourroit en la peine.

Hélas ! il dit vrai, car il brocha son cheval si avant qu'il perça l'ost des Sarrasins en courant pour atteindre les Princes que ces Payens emmenoient ; mais ceux-ci se retournèrent vers lui, qui avec ceux qui le poursuivoient par derriere, l'enclorent & sa force ni sa résistance ne lui valurent rien, car son cheval fut tué sous lui, & il fut pris.

Or se voyant entre les mains des Sarrasins il fut encore plus dolent que devant, car il fut lié & mené en prison à Narbonne avec l'Evêque & Brice, & nos gens bataillolent par dehors : mais quand Henri sut qu'ils étoient pris, hors Martin, il eut le cœur triste & fit sonner la retraite pour rassembler ses gens.

Quand ce vint après souper que chacun fut couché Ludine prit les clefs & alla vers la prison ; quand elle eut ouvert l'huis, elle entra & vit l'Evêque Antoine & Brice, qu'e le salua de par Dieu. Amis, dit Ludine ; j'ai tant oui parler de votre Dieu & de sa bonne Loi, mais je n'ai jamais entendu parler des œuvres qu'il a faites, veuillez m'en raconter, afin que je puisse savoir lesquelles ont la meilleure Loi. Quand l'Evêque ouit qu'elle vouloit entendre parler de Dieu, il la prêcha si bien, qu'elle prit grand plaisir à ouir parler de Jesus-Christ, de sa Nativité, & des tourmens qu'il endura sur la Croix, comme de son sang nous rachetera tous, & du Baptême que lui-même reçut, & que si ainsi ne faisons, nous serons tous péris.

Bien vous ai oui, dit la Dame, j'entends votre raison, mais ce jouvenceau qui ne dit rien, n'est-il point marié ? ne me le célez pas, je crois que jamais n'ai aimé femme, dit Antoine ; car il ne cesse d'étudier & aller au moncier Dieu prier. Pour Dieu prier, dit-elle, je ne le veux point blâmer ; mais je crois que

je suis celle qui mieux vous peut aimer. Alors Antoine dit à Brice, qu'il nepouvoit avoir mieux si elle vouloit l'aimer.

Sire, dit Brice, je ne sais que dire ni penser, je parlerois volontiers; mais j'ai peur de parler à tort plutôt que je ne le ferai dire à mon Pseautier.

Sire, lui dit la Dame, laissez-là votre Pseautier, vous en vaudrez mieux : ne vaut-il pas mieux avoir une belle amie à votre coucher, en maintenant le courage d'un vaillant Chevalier ? faites-le, je croirai en Dieu & vous ferai Roi d'Ecosse.

Quand Brice l'ouit, il fut si interdit qu'il ne put dire mot; quand il eut un peu réfléchi, il regarda Antoine & dit : Je ferai tout ce qu'il vous plaira. Alors Antoine dit, je veux que vous acceptiez la Dame, & vous fais après ma mort, droit héritier de Constantinople & dépendances. Quand Brice ouit son Pere grand, il le remercia. Incontinent Antoine dit à l'Evêque qu'il vouloit que fiançailles se fissent : l'Evêque dit qu'il le feroit puisque c'étoit son bon plaisir, & alors fiança les deux enfans.

La cérémonie étant faite, Antoine demanda à Brice, pourquoi il n'embrassoit pas la Dame, & que c'étoit l'usage quand on fiançoit d'accoller la Pucelle pour signe de grand amour.

A ces mots Brice fut joyeux il courut à la Dame & l'embrassa, ce qu'elle ne refusa pas, mais lui dit, mon ami, amenez vos compagnons en cette chambre, je vous donnerai à souper; ils répondirent qu'ils iroient de bon cœur. Lors ils sortirent de la prison & vinrent à la chambre. Seigneurs, dit la Dame, n'ayez peur & venez avec moi, elle les mena à l'armement de son frere, & les fit armer : puis les mena où étoient les chevaux, & prenant les quatre meilleurs qui y

fussent, les amena à la porte qui étoit du côté de l'ost du Roi Henri, il y avoit quatre hommes, deux dormans & deux veillans. La Dame vint au Portier, à qui elle dit : ouvres-moi ta porte : le Roi m'envoie là hors pour convertir tous ces Chrétiens, & s'ils ne croyent en cette loi, il leur livrera bataille demain au Soleil levant.

Dame dit le Portier, ceci n'oserois-je faire sans le congé du Roi, mais j'irai parler volontiers à lui crainte que je n'en sois repris. La Dame lui dit, va puisque tu ne me crois & te hâte de revenir : mais il n'alla pas ainsi : car Antoine alla à lui & lui donna tel coup de son épée sur la tête qu'il le fendit jusques aux dents & tomba par terre, puis Antoine prit la clef. Quand l'autre Portier vit cela, il voulut crier, mais Brice alla à lui, & haussa son épée & lui donna tel coup sur la tête qu'il le fendit jusqu'aux épaules, & tomba par terre mort ; l'Evêque alla vers ceux qui dormoient, & les mit aussi à mort, puis alla ouvrir la porte. Alors Brice & la Dame allèrent vers l'ost d'Henri se tenant l'un l'autre par la main tant qu'ils vinrent aux tentes. Et quand Brice vit son Pere, il lui conta comme la chose alloit, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre. Quand Henri l'ouit il fit promptement armer ses gens, & vinrent à la porte où Antoine & l'Evêque étoient : là il y eût grande joie, & furent d'accord qu'on mettroit le feu à la Ville avant que de faire noise.

Lors ils envoyèrent mettre le feu en trente endroits ceux de la ville furent ému & nos gens étoient en si grand nombre qu'ils renversoient les payens de toutes parts ; car ils ne savoient où se sauver qu'ils ne fussent atteints de nos gens. Quand le Roi Gramaux vit le feu

il courut vers la prison, en jurant Mahon qu'il prendroit vengeance de celui qui lui coupa le poing, ainsi que de ses compagnons. Quand il vint il trouva tout ouvert, & ne trouva aucuns des prisonniers. Lors regarda sur lui & vit le feu faisant grande lumiere, & qu'on frappoit fortement aux portes du Palais.

Lors comme un enragé courut sur les crénaux dudit Palais par derriere en reniant Mahon & tous ses Dieux, sauta de dessus les murs en la mer & se noya: nos gens couroient par la Cité & renversoient Sarrasins de toutes parts, puis vinrent au Palais croyant y trouver le Roi Gramaux; mais tout étoit en feu & Gramaux alloit en Enfer, car nos gens conquirent la Cité de Narbonne, mais elle étoit si emprise du feu, qu'ils se dépêchèrent de ramasser le meilleur butin, & l'emportèrent en leurs tentes, laissant brûler la Ville, & y séjournèrent huit jours pour se reposer: & Ludine fut bien reçue de tous les Princes, qui la remercièrent du bon service qu'elle leur avoit rendu. Elle leur dit: Seigneurs, je vous demande en reconnoissance de cela, d'être baptisée au nom de Dieu, & l'Evêque lui donna le Baptême: mais Brice ne l'épousa point qu'après qu'Héleine sa mere fut trouvée. nos gens qui étoient devant Narbonne partirent pour aller au Royaume de Bearn, & le conquirent.





Comme nos gens vinrent à Tours en Touraige & comme Héleine fut trouvée des Serviteurs du Roi Henri.

OR s'en vinrent l'Evêque, Antoine, Henri, Martin & Brice qui étoient toujours auprès de Ludine, laquelle il aimoit éperduement, & elle pareillement. Lors dit Henri : Allons joyeusement, car s'il plaît à Dieu, nous trouverons à Tours votre Mere Héleine ; cela me fut révélé étant dans les prisons à Bruges.

De ceci furent tous bien joyeux, & enfin arriverent à Tours où ils furent bien reçus avec grande joie. Après qu'ils furent arrivés, & que Dieu permet tou-

tes choses, les serviteurs firent abreuver leurs chevaux en une riviere qui étoit proche de la Ville : là demeuroit un ancien serviteur du Roi Henri ; & qui avoit servi la Cour du temps que la Reine Héleine y étoit. Un jour qu'il étoit à se promener, il apperçut une femme qui n'avoit qu'une main, & lui sembla bien que c'étoit Héleine, il s'approcha d'elle & lui dit : Dame, où demeurez-vous ? je crois vous connoître, car il me semble que je vous ai vu autrefois loin d'ici Quand Héleine l'entendit, elle se couvrit le visage de son chaperon, de peur qu'il ne la reconnut : & incontinent prit son chaudron & s'en alla sans dire mot vers la maison de l'hôte où elle demeuroit, & si promptement que le serviteur ne la pouvoit suivre à cause de son grand âge, & qu'elle étoit de l'autre côté de la riviere ; mais il la conduisoit de vue tant qu'il put regarder.

Aussi-tôt ce serviteur vint à la Cour, & demanda à parler au Roi, ce qui lui fut accordé. Il lui dit : j'ai vu la Dame Héleine aux environs d'ici, mais je ne sais où elle est entrée. Quand Henri l'entendit ainsi parler d'Héleine, il fut bien joyeux, & il envoya incontinent par la Cité faire crier, que celui qui ameneroit à la Cour la Dame qui n'avoit qu'une main, auroit son pesant d'or. Alors chacun fit son possible pour trouver ladite Dame.

Comme Dieu envoya un Ange dire à Felix l'Hermite d'aller à Tours pour dire ce qu'il savoit des deux enfans.

FElix l'Hermite comme est dit ci-devant, trouva les enfans en la Forêt, il les recueillit & les porta en son Hermitage où il les nourrit l'espace de seize ans ou environ, puis se voulurent partir, dont il fut

fort marri; car il ne les vit point jusqu'à ce dont je veux parler qu'un Ange vint à lui, et lui dit : Felix, Dieu te mande que tu partes d'ici et ailles sur Mer, Dieu te mènera à bon Port.

Quand tu seras sur terre, prends ton chemin vers tours en Touraine, là tu trouveras les deux enfans que tu as nourri l'espace de dix-sept ans, et trouveras leur Pere, à qui tu témoigneras ce qu'ils ont de toi et de leur nourrisson.

A ces mots l'Ange se partit, lors Felix ferma son Hermitage, alla vers la mer et vit un Marinier qu'il pria de le laisser entrer dans sa barque, si le fit volontiers. Quand il fut au vaisseau le Vent le mena à terre, felix prit son chemin et vint à Tours en Touraine, et alla au Palais, et n'etoit vêtu que de feuilles ; quand il vint aux degrez du Palais, le portier voulut savoir qui il étoit, et felix dit qu'il voulait entrer. Adonc dit le Portier, tu es bien etrillé, si haussa son bâton, et en frappa felix par la tête tant qu'il le fit chanceler, felix s'assit sur les degrez tenant son chef entre ses mains, les garçons de la Cour s'assemblerent autour de lui et s'en mocquerent parce qu'ils n'étoit vêtu que de feuilles. Adonc vint Martin qui faisoit porter du vin auprès pour servir à table, et quand il vit l'assemblée, il demanda ce que c'étoit, et on lui dit que c'étoit un lombard d'étrange vêture.

Alors Martin regarda ce que c'étoit et vit que l'Hermite avoit tout le chef sanglant ; Martin lui demanda qui lui avoit fait cela, félix haussa son visage, et dit que ç'avoit été le Portier. et quand Martin le vit il l'embrassa disant, bien venu soyez ; quand felix vit Martin il fut joyeux. Pere, dit Martin nous sommes baptisez, et ai nom Martin et mon frere à nom Brice et nous avons trouvé notre pere, Dieu Merci.

lors le prit par la main, puis il cria au Portier : chien, tu ne blesseras plus les pauvres membres de Dieu qui tant coûtent. lors haussa un bâton et frappa le portier par la tête, lors prirent felix et l'assirent a table et le servirent, mais des viandes ne voulut goûter et ne mangea que des racines qu'il avoit apportées.

Comme Heleine fut trouvée en une Huche et menée devant les princes, et Comme Martin lui remit le bras, et on fit les noces de Brice et de Ludine.

Nous reviendrons à Héleine, qu'on cherchoit par la dite ville de Tours : le valet qui l'avoit vue à la riviere la demanda tant qu'on lui enseigna la maison où elle demeurait, quand Heleine vit qu'on la cherchait elle

eut peur et pensoit a ce coup sa fin venue. adonc elle se cacha en une huche derriere une étable, et le valet vint ā l'Hôtesse, en lui disant oū est la femme qui n'a qu'une main? je la veux mener ā la cour pour avoir son pesant d'or; lors elle lui demanda s'il vouloit qu'elle partageât au butin quelle lui enseigneroit, il lui dit qu'oui. elle lui enseigna, et allerent ouvrir la Huche oū elle étoit. lors Héleine eut si grande peur quelle sortit hors et se mit a genoux, disant: Seigneur, je vous crie merci, je ne vous fis onc mal, et vous pourchassez ma perte: Dame, lui dirent-ils, n'ayez peur, car nous vous mē nerons lā oū vous serez mise en plus grand honneur que ne fûtes onc, si vous avez aucun péril nous vous permettons de vous en aquitter et mourrons pour vous.

lors se mit Héleine en leurs mains et la menērent aux princes.



90 quand la Reine Heleine vit le Roi
Son pere et le Roi Henri son mari, elle
Se jetta à genoux et dit : mon Pere, si
je vous ai courroucé et déplu, je vous
en crie merci et vous supplie que
veuille me pardonner, le travail que
j'en ai eu a été pour fuir votre péché,
je prie Dieu qu'il vous le retourne a
pénitence ; car j'ai été en maints
grands périls et moult dangers depuis
que le Roi Henry me fit tant d'honneur,
et ne sachant pas qui j'étois, de me
faire Dame et Reine du Royeaume
d'Angleterre ; mais peu me dura, il
m'enchargea de deux enfans, les
quels engendrai de sa chair et de son
sang, et les portai neuf mois en
mes flancs. et quand je fus accouchée,
il en ouvra comme deloyal, il montra
beau semblant tant que je fus avec lui,
et ce fut sans cause et sans raison :
car il demanda qu'on nous brûlât
vifs, moi et mes deux pauvres enfans
que je lui avois porté, et s'il veut
dire le contraire, je le prouverai
duement par neuf paires de lettres scel-
-lées de mon sceau, que le Comte de Clo-

cester reçut, puis me coupa un bras, mais il me sauva la vie & à mes deux enfans, dont j'en remercie sa Niéce, qui voulut mourir pour moi, & en mon nom, & depuis me mis en un bateau sur la mer avec mes deux enfans, & arrivâmes en un roc près d'une grande Forêt, & là m'assit avec mes deux enfans en mon giron, chacun d'eux allaitant sa mammelle, puis m'endormit; mais à mon réveil je ne les trouvai point, car on me les avoit ôtés, je crois bien que ce sont des bêtes qui les ont emportés & mangés Dieu en ait les ames, puis je me mis en mer avec des Marchands & vint à Nantes en Bretagne, où je demeurai seize ans; delà à Tours en Touraine, & y demeurai six ans; puis m'en allai à Grasses voir la Reine Plaisance, laquelle me reçut très-bien à l'Hôpital, où je restai long-temps malade; ensuite je m'en allai à Rome où je demeurai l'espace de sept ans, & couchois sur un peu de paille sous les dégrés du Palais du Pape Clément mon Oncle, & puis je revins à Grasses où j'eus beaucoup de misere & ai régné en cet état pendant trente ans; maintenant me voilà revenue à Tours pour y recevoir la mort, & je ne peux l'éviter; car je suis devant celui qui m'y a condamnée, dès l'heure présente je lui pardonne de bon cœur, & prendrai la mort en gré puisqu'il lui plaît; la pauvreté & l'indigence où j'ai été me tiendront lieu de pénitence, s'il plaît à Dieu & fasse de moi sa volonté; mais de mes enfans je ne lui pardonne.

Quand le Roi Antoine & le Roi Henri entendirent Héleine, qui étoit en pauvre état, raconter toutes les aventures qu'elle avoit eues rapport à eux. Il auroit fallu avoir un cœur de rocher pour n'être pas touché de compassion, car tous ceux qui étoient

la se fondoient en larmes & ne pouvoit dire mot.

Quand le Roi Henri put parler il dit à Martin & à Brice : voilà votre Mere, puis il dit à Héleine : voilà vos deux enfans ; ainsi que leur mort me soit pardonnée, alors le Roi Antoine alla embrasser sa fille, Henri accolla sa femme & les deux enfans embrassèrent leur Mere, & Héleine en fit de même à son Pere, à son Mari, & à ses deux enfans : alors la Cour se trouva remplie tout à la fois de joie & de pitié. Aussi-tôt Henri la fit nettoyer & habiller comme il convenoit à une Reine.

En même temps Dieu envoya un Ange qui dit à Henri ; Dieu te mande que tu fasses poser en sa place par Martin ton fils, le bras d'Héleine ta femme, que Brice aussi ton fils porte à son côté, & il reprendra comme devant : alors l'ange partit ; & Henri dit à Martin ce que l'Ange lui avoit révélé.

Incontinent Martin prit le bras d'Héleine sa mere qu'il posa devant tous à sa place, & devint aussi ferme & aussi sain qu'avant qu'on lui coupât, si-bien que personne n'auroit pu dire qu'il avoit été coupé, & chacun fut bien joyenx de ce miracle.

Alors le Roi fit crier Cour plénière, & le Comte de Glocester y fut mandé, dont eut grande joie : & y mena la Dame de Bavier qu'Antoine convertit. Là vinrent les Seigneurs & Dames de toutes parts, quand la Cour fut assemblée, qu'on étoit au dîner : le Roi Henri dit à Héleine, au Comte de Glocester, à Felix l'Hermite, & aux deux enfans qu'il vouloit que chacun dit publiquement ce qu'il savoit au sujet des deux enfans, afin qu'ils ne fussent point réputés pour illégitimes.

Alors Héleine répéta devant tout le Peuple ce qu'elle avoit dit en présence des Princes : le Comte

de Glocester affirma, que ce qu'avoit dit la Reine étoit vrai. Ensuite l'Hermite dit comme il les avoit trouvés & nourris l'espace de seize ans : au bout desquels il leur dit qu'il n'étoit pas leur Pere ; & pour cette cause s'en allérent, dont il fut dolent : puis les enfans récitèrent là toutes leurs aventures.

Après toutes ses preuves authentiques, chacun fut content, & dirent tous qu'ils étoient droits héritiers d'Angleterre, dont le Peuple fut bien joyeux, & pour cet effet on redoubla la Fête ; car on fit les noces de Brice & de Ludine, qui fut couronnée Reine d'Ecosse, & y eût beau divertissement. Après les fêtes finies, Antoine & Henri dirent, qu'ils vouloient mener Héleine à Rome voir le Pape son Oncle qui fut son Hôte pendant seize ans, pour voir aussi s'il la reconnoîtroit bien ; tous les Princes en furent d'accord. Antoine, Henri, Héleine, Martin, Brice & Ludine partirent de Tours, mais L'Evêque y resta ; le Comte de Glocester & sa Dame s'en retournèrent en Angleterre, & Felix le prud'homme s'en alla au désert où il vécut saintement.

Comme le Roi Constant, dit Amaury, fut trouvé dans la Tour aux Meurtriers, puis épousa la Reine Plaisance.

LES Princes allant à Rome, passérent par la Lombardie, où Plaisance les reçut très-bien ; mais quand elle vit Héleine, elle se prit à pleurer, & dit : Dieu soit loué, car le temps approche que Saint George dit au Roi Constant, qu'il me trouveroit quand le Roi Henri auroit trouvé Héleine, or elle est trouvée, plut à Dieu qu'ainsi fut de Plaisance au Roi Constant : Dame, dit le Roi Henri, ne vous dé-

confortez point, Dieu vous aidera, & nous y suppléerons ; alors les Dames leur firent grand'chere, & y séjournèrent trois jours, puis continuèrent leur chemin pour aller à Rome : mais Plaisance dit qu'elle iroit avec eux, & les Princes en furent joyeux.

La noble compagnie partit donc de Plaisance, & passerent par la forêt de Grasses, qui étoit grande ; ils virent le Château, qui est la Tour des meurtriers, où le Roi Constant étoit en prison depuis dix ans. Quand nos gens virent ce Château, ils reculèrent, & demandèrent à qui il étoit ; mais le Guet dit, qu'ils n'en avoient que faire : alors un homme qui passoit par là leur dit, que ce n'étoit que des larrons & meurtriers qui étoient dedans. Quand Henri l'ouit, il jura qu'il ne partiroit jamais de-là qu'il n'eût mis le Château bas. Ils l'attaquèrent & s'en rendirent les maîtres, puis foncèrent les prisons, & y trouvèrent le Roi Constant ; mais il ne les connoissoit pas, & pensoit qu'on alloit le faire mourir.. Alors fut connu de tous, dont ils furent joyeux, & le vinrent embrasser, puis on fut dire à Plaisance que Constant étoit trouvé. Elle y courut promptement, & quand elle le vit, elle fut si fort saisie au cœur qu'elle ne put dire mot. Et quand le Roi Constant la vit il courut l'embrasser. Alors il lui sembla être guérie de tous ses maux ; & là il y eut grande joie, parceque le Roi Constant étoit retrouvé. ensuite on le fit nettoyer & habiller comme il lui appartenoit, puis on mit le feu au Château & fit raser les murs & il fut totalement détruit, ils prirent leur chemin & vinrent en bonne santé à Rome, où le Pape étoit qui les reçut honorablement. Alors le Roi Henri dit au Pape : voici votre Niéce qui vient pour vous payer l'hôtelage qu'elle vous doit ; il y a sept ans qu'elle

demeuroit avec vous, quand le Pape l'entendit, il regarda Héleine sa Niéce, qui quoiqu'alors avoit ses deux bras sains, la connut bien, il la prit par la main & lui dit : ma mie, tu sois de Dieu bénite, je suis dolent que je ne savois ta pensée quand tu demeuras en ma Cour, mais il ne plaisoit pas à Dieu qu'ainsi fut ; soyez tous les bien-venus. Lors il regarda derriere lui, & vit Constant & Plaisance, qu'il connut bien, il leur fit grand'chere, ainsi qu'à Brice, sa Dame & à Martin, & leur témoigna le grand plaisir qu'il avoit de les voir ensemble à sa Cour, lors allèrent dîner & furent bien traités.

Quand ce vint le lendemain, Constant requit au Pape, d'avoir Plaisance en mariage ; lequel lui accorda puis les mena à l'Eglise & les épousa, ensuite on fit noblement les noces ; il fut Roi de Grasses. & donna Bourdeaux à Henri ; & tout le Royaume à lui & à ses descendans. Lors il partit avec sa femme & vinrent à Plaisance. Antoine s'en retourna à Constantinople, & mena avec lui Brice & sa Dame ; mais Martin revint à Tours, où il se fit Moine. Et quand l'Evêque fut mort on le fit son Successeur ; il yvêcut & mourut en odeur de sainteté : le corps de S. Martin fut inhumé en l'Eglise qui porte encore aujourd'hui son nom à Tours en Touraine. Henri & Hèleine demeurèrent à Rome auprès du Pape leur Oncle, & là y vêcurent quelques-temps paisiblement ; mais le nombre des années leur coupa le fil de la vie. Dieu aie leurs ames ; & octroie sa sainte gloire à ceux qui en auront mémoire.

F I N.

EXTRAIT DE LA PERMISSION.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; Salut : notre bien amé PIERRE GARNIER, Imprimeur-Libraire à Troyes, nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion de pluſieurs Livres intitulés : *La belle Héleine. La vie de Robert le Diable, Jean de Paris, La vie joyeuſe & récréative de Tiel-Uleſpiégle.* Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en tel volume, forme, marge, caractères, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps & eſpace de trois années conſécutives, à compter du jour de la préſente Permiſſion : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère, &c. Car tel eſt notre plaiſir.

Donné à Verſailles le 19 jour de Mai, l'an de grace 1738. Et de notre regne le vingt-quatre.

Par le Roi en ſon Conſeil. SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 348. fol. 26. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 14 Septembre 1728.

G. MARTIN, *Syndic.*



